

Québec français



Nouveautés littéraires

Number 169, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69568ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (169), 119–135.

JACQUES CARDINAL Humilité et profanation

Lévesque éditeur, Montréal, 2012, 200 p., coll. « Réflexion »

Ce qu'offre Jacques Cardinal dans cet essai, c'est avant tout une lecture d'*Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin. En effet, loin de lier l'œuvre de Lemelin à des théories, d'user de concepts divers pour disséquer le texte ou d'y aller de comparaisons avec un autre corpus, l'essayiste ne prend pour unique objet d'étude que le roman, dont il dévoile habilement la mécanique.

L'hypothèse défendue par Cardinal dans cet essai est que l'œuvre constitue « une critique du discours de l'humilité [...] [et effectue] un déplacement profaneur de la représentation de l'humilité et de la souffrance qui se trouve rattachée à ce discours » (p. 12-13). L'essayiste suit donc cette piste, évoquant différents épisodes du roman, analysant tour à tour les personnages (des vieilles bigotes aux multiples curés), ce qui lui permet de montrer la portée ironique et satirique de la représentation du religieux dans ce roman. La première partie de l'étude, plus dissipée, prépare habilement la table à ce qui apparaît telle la pièce maîtresse de l'œuvre et de sa critique de l'humilité chrétienne, soit l'agonie de Jean Colin. Ainsi les premières pages présentent la figure du « jeune martyr », figure

emblématique d'un certain Gérard Raymond, mort jeune et voué au culte de sa propre souffrance. Ce personnage historique, qu'on n'évoque jamais directement dans *Au pied de la pente douce*, se pose comme l'antithèse de Jean Colin, et sa présence au sein de l'essai de Cardinal s'avère éclairante. Le portrait de Denis Boucher en homme épris de romanesque, d'orgueil et avide de gloire – sans aucun respect, en ce sens, pour l'humilité chrétienne –, permet à l'essayiste de tracer une droite ligne vers l'agonie de son ami-rival qui s'avérera au centre de la seconde partie. Que l'étude se penche en grande partie sur le personnage de Jean Colin, alors que Denis Boucher occupe davantage la place du « héros », donne à l'essai une certaine originalité ; originalité qui sert bien l'hypothèse puisque l'agonie de Colin constitue effectivement ce « déplacement profaneur » de l'humilité et professe, par là, une lourde critique au monopole tout catholique de la souffrance dans la société canadienne française de l'époque.

Bien que sans grand dynamisme – mais d'une rigueur universitaire exemplaire –, *Humilité et profanation* réussit à sortir de l'ombre l'œuvre de Lemelin, qu'on lit beaucoup moins que sa contemporaine, Gabrielle Roy. Allégée des citations ou des références érudites, lesquelles sont reléguées en notes en fin de texte, la lecture en est plus fluide et plus accessible. * DAVID BÉLANGER



Dominic Champagne. Photo : archives Agence CMI

DOMINIC CHAMPAGNE Le gouvernement invisible

Tête première, Montréal, 2012, 88 pages

Dans ce pamphlet paru en pleine campagne électorale, le dramaturge Dominic Champagne livre ses espoirs et désespoirs vis-à-vis de la société québécoise. Facilement réductible à un contexte – le livre vise à contrer la réélection du gouvernement de Jean Charest –, *Le gouvernement invisible* offre toutefois des réflexions immortelles sur la société.

Les ressources naturelles se trouvent au centre du plaidoyer de l'artiste. De l'île d'Anticosti, redonnée aux Québécois dans les années 1970 et revendue aux compagnies gazières sous le gouvernement libéral dans les années 2000, aux mines du nord québécois qui paient d'infimes redevances, et, enfin, à l'exploitation du gaz de schiste qui a mobilisé les citoyens des régions, la terre du Québec, souligne Champagne, nous échappe si nous ne faisons rien. Nuancé, ce pamphlet vilipende le néolibéralisme sans condamner le libre-marché, il fait l'apologie du

fait français au Québec sans pointer du doigt les nouveaux arrivants – « le vote ethnique » – et la communauté anglophone. Franchement enthousiaste face au printemps québécois et aux indignés – sans doute le serait-il par *Idle no more* – Champagne livre un message positif à la manière d'un appel au ralliement ; s'il souligne les vertus de la gratuité scolaire, de la culture subventionnée et de la souveraineté des peuples – dont celui du Québec – cela s'inscrit au centre d'un vaste projet, un projet constituant dont il trace les grandes lignes en fin de parcours.

Il faut tout de même dire que, malgré son propos universel, *Le gouvernement invisible* a déjà vieilli : après l'élection du gouvernement de Pauline Marois, l'automne houleux et les différentes propositions du Parti québécois, on se rend compte qu'une partie des souhaits de Champagne sont maintenant exaucés, et que les problèmes encours sont, eux, les nouveaux enjeux sur lesquels il faudra se prononcer.

L'apport démocratique du pamphlet semble évident : on y présente clairement un but à atteindre, une utopie pour un Québec qui peut se hisser au rang des nations les plus justes. En tant qu'artiste, Dominic Champagne est tout à fait légitimé pour porter ce discours, bien que transparaisse, par-ci par là, les faiblesses d'un plaidoyer davantage nourri de l'idéal que de la marche du monde. Ainsi, cette affirmation, toute de bons sentiments : « Ce qui veut naître, et qui est commun à une grande majorité de citoyens du Québec, c'est un rassemblement autour de l'atteinte du bonheur commun menacé par la crise économique et écologique que nous connaissons. » (p. 68) On pardonne évidemment à l'artiste les fols espoirs et on se souhaite un monde fait de ces fictions. * DAVID BÉLANGER



essais



Bernard Émond. Photo : AP/Keystone/Martial Trezzini.

BERNARD ÉMOND

Tout ce que tu possèdes. Scénario et regards croisés

Lux Éditeur, Montréal, 2012, 139 pages

Pour quiconque affectionne un tant soit peu le travail et la démarche de Bernard Émond, la publication du scénario de son dernier film, *Tout ce que tu possèdes*, risque de constituer un ouvrage qui saura susciter l'intérêt. D'abord, évidemment, parce qu'il présente le scénario du film avec les didascalies. Il présente de plus un commentaire introductif du réalisateur et scénariste, où il situe l'œuvre finale, donc le film, dans sa démarche et sa réflexion ; on y perçoit cette « impulsion » initiale reposant sur des inspirations ciblées qui ont permis de jeter les grands traits de sa création : « De cette impulsion il reste tout de même une trace dans le film : la reproduction d'une fresque de Giotto, *La renonciation aux biens paternels*, accrochée au mur derrière la table de travail de Pierre. La fresque illustre un épisode de la vie de François d'Assise et représente le saint dévêtu devant son père en colère. [...] J'aime cette fresque [...] mais cette image a beau m'avoir accompagné pendant les trois années qu'ont duré l'écriture et la fabrication du film, d'abord dans mon bureau puis dans celui de mon personnage principal, Pierre Leduc n'a pas grand-chose à voir avec saint François. À partir d'un même point de départ, le refus d'un héritage, il s'est pensé autre chose à travers le film. » (p. 10)

Au fil de la lecture, on se réjouira de trouver de précieux renseignements notamment sur le poète polonais Edward Stachura, peu connu au Québec. Figure centrale de *Tout ce que tout possèdes*, on pourrait même dire que la poésie de Stachura constitue un personnage du film à part entière ; elle nous permet d'accéder aux motifs de Pierre, le personnage principal du film. L'un des grands avantages de la publication du scénario, pour tout amateur de poésie, est d'avoir à nouveau sous les yeux les beaux vers de Stachura qui parsèment le film : « Ceux qui

vont pieds nus dans les rues du monde ° Ceux qui sont dépouillés dans les rues du monde ° Ceux qui sont affamés dans les rues du monde ° C'est ma faute ° C'est ma faute ° C'est ma très grande faute ! ° L'horreur, dont on ne voit pas la fin ° Le meurtre, dont on ne voit pas la fin ° La guerre, dont on ne voit pas la fin ° C'est ma faute ° C'est ma faute ° C'est ma très grande faute ! » (p. 35)

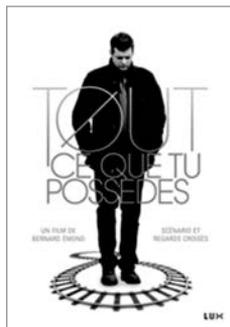
L'autre qualité indéniable de la publication se dégage des quatre essais critiques publiés à la suite du manuscrit et qui jettent un éclairage nouveau sur le sujet du film : « Émond use de sa caméra comme d'une arme de résistance, d'une part exposant sans ménagement le mal qui empreint les rapports humains, d'autre part en animant ses protagonistes d'une sollicitude puisée à ce qui subsiste d'héritage moral dans la culture. » (p.117). Les études de Gilles McMillan, Jean-François Nadeau, Lucien Pelletier et Mélissa Thériault permettront au lectorat d'approfondir sa réflexion autour de l'œuvre en l'abordant soit du point de vue thématique ou philosophique, c'est-à-dire en réfléchissant sur la possibilité même d'éprouver, à l'époque moderne, la véritable renonciation, le sujet central du film. On y observe aussi les influences réciproques entre le Québec et la Pologne, entre Stachura et Miron, entre Jacques Ferron et Bernard Émond, par exemple. Un seul bémol à cette belle publication : les photos en noir et blanc, si elles présentent l'avantage pour l'éditeur de pouvoir offrir le livre à moindre coût, ne rendent pas justice à la beauté des images et à la direction photo du film d'Émond. * MARIE-ANDRÉE BERGERON

essais

DENISE GIRARD

Thaïs. La voix de la lutte des femmes. 1886-1963

Septentrion, Québec, 2012, 274 pages



« Arracher une œuvre au continuum de l'histoire, c'est y recueillir l'œuvre d'une vie, dans cette œuvre l'époque et dans l'époque le cours entier de l'histoire », écrit Walter Benjamin dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*. L'histoire du mouvement féministe et de la lutte des femmes au Québec a retenu certains noms importants, comme celui de Marie Gérin-Lajoie, suffragette aux côtés de Thérèse Casgrain, et celui de Justine Lacoste-Beaubien, cofondatrice avec Irma Levasseur de l'Hôpital Sainte-Justine. Dans son plus récent ouvrage, l'historienne et ethnologue Denise Girard s'intéresse à Thaïs Lacoste-Frémont, sœur de Gérin-Lajoie et de Lacoste-Beaubien, féministe elle aussi, personnage important mais presque oublié dont les activités politiques et sociales ont marqué le XX^e siècle, au Québec comme au Canada.

Cette biographie, au schéma plutôt traditionnel, s'intéresse à la vie de Thaïs Lacoste-Frémont, du début jusqu'à la fin. On suit donc les actions, dans l'ordre chronologique, de celle qui a passé sa vie à défendre le droit des femmes et à faire la promotion de l'éducation civique pour les Canadiennes-françaises. L'auteure dira de Thaïs qu'elle « représente une figure de premier plan dans l'émergence du féminisme québécois. Elle compte, à [son] avis, parmi les personnes qui ont contribué à façonner les

mentalités pour permettre au Québec de mettre en place les réalisations sociales qu'il connaîtra dans les années soixante. » Thaïs comme précurseur, à sa façon, de la Révolution tranquille.

Il s'agit d'une biographie fort intéressante, bien documentée (si on excuse l'unique référence à une page de l'encyclopédie en ligne *Wikipedia*) et puisant dans un fond d'archives plutôt riche, qui fait connaître le personnage et rend compte, à juste titre, de son importance dans l'évolution des mœurs politiques et sociales du Québec de la première moitié du XX^e siècle. Thaïs Lacoste-Frémont a peut-être été oubliée de l'histoire « officielle » parce qu'elle a milité en marge des grands mouvements féministes, mais son implication dans la politique partisane pour le Parti conservateur du Canada et dans plusieurs associations aura bel et bien pavé la voie à de nombreux changements de société qui ont servi à réaliser le Québec et le Canada que nous connaissons aujourd'hui. D'abord membre du premier conseil d'administration de l'Hôpital Sainte-Justine en 1907-1908, elle participe ensuite à l'organisation des premières assemblées électorales pour les femmes au sein du Parti conservateur en 1925. Elle fonde ensuite une association pour les femmes conservatrices à Québec, et en est élue présidente. Fédéraliste convaincue, elle effectue plusieurs tournées au Canada durant lesquelles elle profite des nombreuses conférences qu'elle prononce pour s'attaquer aux préjugés, favoriser la « bonne entente » entre francophones et anglophones et informer le reste du pays des conditions dans lesquelles les femmes du Québec vivent. Elle est élue représentante nationale du parti conservateur en 1927 et est nommée déléguée du Canada à la Société des Nations, à Genève, en 1932. Elle délaisse la politique partisane en 1935 mais continue de s'impliquer dans l'éducation civique, notamment dans l'Action catholique, dans la Ligue catholique féminine, dans la Ligue de la Société des Nations, dans la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, dans l'Association canadienne des consommateurs et dans le Comité conjoint du statut civil de la femme mariée. Elle donne toute sa vie de nombreuses conférences et des cours sur les droits démocratiques, sur le rôle de la femme et participe aussi au mouvement de propagande anti-communiste des années 1940-1950.

L'auteure est attachée à son personnage ; le ton romantique et élégiaque agace un peu. On pourrait reprocher à Girard de se projeter un peu trop dans la vie de « son héroïne », comme elle l'appelle en conclusion, et de faire certaines suppositions inutiles et précipitées sur les sentiments de celle-ci. Néanmoins, même si on a l'impression à l'occasion qu'elle tente de légitimer certaines des actions du personnage qui pourraient être contestables, Girard admet que Thaïs était guidée par une foi inébranlable en la doctrine catholique et qu'elle s'opposait au socialisme, qu'elle considérait très dangereux. La seule chose qui dérange vraiment, c'est que la Deuxième Guerre mondiale soit complètement absente de ce livre au final très intéressant. Qu'a fait Thaïs, de 1939 à 1945 ? Quel impact la guerre a-t-elle eu sur sa famille, sur son implication sociale ? À terme, on ne le sait toujours pas. ● PIERRE-LUC LANDRY

LISE PAYETTE Le Mal du pays. Chroniques 2007-2012

Lux, Montréal, 2012, 235 pages

Elle en aura fait du chemin cette grande dame qu'est Lise Payette ! En plus de coiffer les chapeaux de députée et de ministre, nous la connaissons comme journaliste, animatrice, auteure, souverainiste et féministe. C'est cette femme aux multiples visages qu'apprennent aujourd'hui à connaître ceux et celles de ma génération qui ont perdu l'attention de leur mère les soirs de diffusion des *Dames de cœur* et qui n'étaient pas né(e)s lorsque Lise Payette fut ministre dans le cabinet de René Lévesque. Et quoi de mieux pour connaître quelqu'un que d'avoir directement accès à sa pensée, à ses écrits. C'est le défi qu'a relevé Lux éditeur en publiant un choix de chroniques de Lise Payette parues dans *Le Devoir* entre 2007 et 2012 : « témoigner de la profondeur et de la cohérence de l'engagement de Lise Payette ».

Le recueil, intitulé *Le Mal du pays*, regroupe une soixantaine de chroniques qui traitent de divers sujets d'actualité allant du féminisme à la liberté de presse en passant par l'éducation et la justice sociale. Si Lise Payette a la plume légère, elle a pourtant les idées claires. Ses sujets sont toujours abordés de façon personnelle et trouvent écho dans l'expérience et dans les souvenirs de l'auteure. Quand elle aborde l'épineux sujet du français au Québec, elle se réfère au temps où elle côtoyait Camille Laurin, le « père de la loi 101 ». Lorsqu'elle parle de souveraineté, elle nous raconte René Lévesque. Nous entrons dans ses souvenirs à grandes enjambées et en sortons remplis de l'histoire du Québec. Mentionnons, entre autres, la pertinence de ses propos sur la souveraineté et sur le féminisme. Elle porte un regard lucide sur ce que sont devenues les batailles qu'elle et ses contemporains ont livrées. On ne peut rester indifférent devant son touchant texte à la mémoire des femmes tuées à l'école Polytechnique ou devant sa « lettre posthume à Hélène Pedneault ».



La seule chose qui agace, c'est que, parfois, la lecture de ces souvenirs laisse un petit goût amer du « c'était mieux dans mon temps ». On nous somme de nous réveiller avant que les efforts des grands de la Révolution tranquille ne s'éteignent devant notre génération soi-disant endormie. C'est peut-être, d'ailleurs, de là qu'elle tient le titre de son recueil. Mais qu'importe. Ce qu'il reste de cette lecture, c'est l'authenticité de Lise Payette. Cette façon qu'elle a de dire ce qu'elle pense en ne ménageant rien ni personne. Cette femme est intègre et entière et ses écrits en témoignent. ● MARIE-MICHELE RHEAULT

essai

JEAN-MARC PIOTTE
et PIERRE VADEBONCŒUR
Une amitié improbable
(Correspondance 1963-1972)

Montréal, Lux Éditeur, 2012, 94 pages, coll. « Lettres libres »

Couvrant une décennie d'amitié entre Jean-Marc Pottle et Pierre Vadeboncœur, cette petite plaquette de moins de 100 pages nous ramène à l'époque de la création de Parti pris, dont Pottle est membre-fondateur. Alors que ce dernier est à Paris pour compléter une thèse de doctorat sur la pensée d'Antonio Gramsci, le futur professeur de l'UQAM fait montre, déjà, d'une insolence qui lui sera bientôt enviée chez les intellectuel(le)s de sa génération : « Il est facile, pour nous, gens de vingt ans, d'être intransigeants et révolutionnaires. Le contraire serait anormal. Chez les bourgeois intellectuels, qui sortent de l'adolescence, le conformisme consiste à vouloir transformer la société. Nous n'avons aucun mérite. C'est pour cela que nous vous estimons. Nous caressons tous secrètement le désir d'avoir le courage d'écrire à votre âge, ce que vous avez écrit. J'aimerais demeurer idéaliste toute ma vie. [...]]Je tiens à m'excuser pour les paroles que je vous ai dites l'autre soir. Soyez convaincu du respect que je porte à vos convictions religieuses. J'avais un peu trop bu. Dans mon subconscient, il existe une connexion étroite entre religion et "dégueulasse" » (p. 27).

Quel avenir pour la gauche et la société québécoises ? Quel avenir pour Parti pris ? Les interrogations des camarades sont autant d'occasion pour discuter de leurs lectures et idées, puis de leurs activités intellectuelles et syndicales ; la distance devient prétexte à se donner des nouvelles de la famille, de Paris, de Montréal, cité au cœur de la société québécoise en transformation.

Lux Éditeur a fait un travail éditorial intéressant : le livre présente une chronologie des événements qui sont susceptibles d'avoir influencé le discours et la pensée des interlocuteurs. Si, bien entendu, *Une amitié improbable* doit être lu en sa qualité de document historique, social et littéraire (ce à quoi contribue grandement d'ailleurs la préface du professeur Jacques Pelletier), il faut le faire aussi, et sans doute surtout, pour comprendre la manière dont se noue cette amitié malgré les divergences et les écarts entre générations. Par l'amitié de Pottle et Vadeboncœur, ce qui paraît séparer la pensée citélibriste et partipriste s'amenuise au gré d'une relation s'établissant sous le signe de la passation et de l'héritage ; une relation dont, en outre, on se sent privilégié(e)s d'être témoins. *
MARIE-ANDRÉE BERGERON

JEAN-NOËL PONTBRIAND
Les voies de l'inspiration

Éditions 8, Québec, 2012, 187 pages

Né en 1933 à Saint-Guillaume d'Upton, Jean-Noël Pontbriand a publié de nombreux recueils de poésie et des essais importants sur l'écriture et son enseignement. Porteur d'une culture poétique et philosophique exceptionnelle, il vient de prendre sa retraite après 60 ans d'en-

seignement, dont une quarantaine au Département des littératures de l'Université Laval. Voici qu'il nous offre *Les voies de l'inspiration*, un nouveau livre riche et fascinant.

Quelle est donc cette étrange présence quasi indéfinissable et que l'on désigne généralement par le mot *inspiration* ? Pontbriand tente d'en cerner la véritable nature et d'y voir plus clair en retraçant le parcours de celui ou celle qui consacre sa vie à l'écriture. L'inspiration, ici, n'est pas la simple conséquence du talent ou des gènes, mais la manifestation, avec sa part de mystère, de *l'esprit*. L'auteur rappelle avec justesse ce qui permet l'éclosion de l'écriture inspirée : « une conscience aigüe de l'existence et de ses enjeux, du destin de l'homme et de son mystère autant que de sa précarité ». Et cette inspiration n'arrive pas sans effort, mais se révèle à qui veut bien se mettre à l'écoute de ce qui se dit au-delà de la raison. Alors, le langage n'est plus perçu comme un simple outil de communication, mais un lieu véritablement habitable.

Aujourd'hui, l'école s'intéresse-t-elle à la pratique de l'écriture littéraire et à ce qui en fait sa spécificité : imaginaire, mémoire mythique, expression analogique ? Le programme de l'enseignement public permet-il à l'élève d'accéder à une parole nourrissante, capable de combler les désirs fondamentaux d'expression de tout être humain, ou n'est-il conçu que pour répondre aux besoins d'une société capitaliste qui cherche à prendre toujours plus d'expansion ? Pontbriand pose avec fermeté la question et écrit ces lignes magnifiques : « Il s'ensuit que les étudiants qui peuvent réciter, sans passer un mot ni changer une ligne, des pages de leurs traités de psychologie ou de physique, sont absolument incapables de parler de ce qui les hante au plus profond de leur être et qu'ils pourraient découvrir si on leur donnait l'occasion d'être initiés à la lecture participative de textes qui sont des expressions de la conscience humaine ».

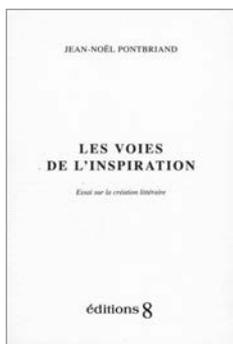
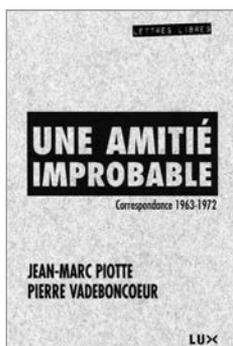
Il intègre habilement à son essai le récit attachant, de la plus petite enfance jusqu'à l'âge mûr, d'un apprenti écrivain du nom de Jérémie. Chaque lecteur se reconnaîtra dans cet alter ego de l'auteur et se rappellera avec émotion son propre cheminement vers la parole. Il y a une lumière dans ce livre, un attachement profond à la poésie et une voix exigeante et originale. * MICHEL PLEAU

HUGUES THÉORÈT

Les chemises bleues.
Adrien Arcand, journaliste antisémite canadien-français

Septentrion, Québec, 2012, 416 pages

On comprend, dès l'introduction, la pertinence d'un ouvrage sur la figure du fasciste canadien : Adrien Arcand a été un peu oublié dans l'histoire québécoise puisque, révolution tranquille aidant, on se souvient moins amèrement des André Laurendeau et Pierre Bourgault que de cet homme qui ne s'illustra, dans sa vie, que par son vitriol. Hugues Théorêt effectue donc ce « devoir historique » « douloureux certes mais combien révélateur pour une majorité de nos contemporains qui n'ont pas vécu la montée des fascismes de l'entre-deux-guerres et qui



croient encore à tort que le Québec et le Canada tout entier ont été tenus à l'écart de ces courants de pensée » (p. 27-28). On suit ainsi l'itinéraire de vie d'Arcand, depuis son enfance – non sans croiser la biographie du paternel, au passage – jusqu'aux premières armes en journalisme. S'il paraît un peu agaçant de voir l'historien postuler de l'importance, dans l'enfance d'Arcand, de la foi de maman ou de l'implication syndicale de papa, on lui sait gré, le plus souvent, de se contenter des faits qu'il laisse parler d'eux-mêmes. Ainsi, moult correspondances, articles, sources historiques sont appelées par Théorêt afin que le portrait d'Arcand paraisse crédible. L'ouvrage nous apprend que l'homme, renvoyé de *La Presse*, fondera des journaux : *Le Goglu*, *Le Miroir* et *Le Chameau*. Puis, après la fermeture de ceux-ci, il mettra sur pied *Le Patriote* et, dans la foulée de la création du Parti National socialiste chrétien, *le Fasciste canadien*. Pour appuyer le régime de Duplessis, il dirigera également *L'illustration canadienne* ; l'homme se fera connaître en faisant campagne pour les conservateurs de Richard Bennett, puis contre la guerre et contre les juifs – mettant sur pied une véritable campagne « d'achat chez nous » ayant pour but d'affaiblir les marchands juifs. Ces informations, Théorêt les met en contexte et réussit à leur donner la cohérence et le sens historique opportun.

Devant l'introduction, le lecteur voudra croire à une vaste amnésie collective : pourquoi ne se souvient-on pas d'Adrien Arcand ? Le livre de Théorêt, à dessein ou non, réussit bien à montrer les limites de l'influence d'Arcand ; on comprend vite, de fait, que le « führer canadien » n'ait été pris au sérieux qu'à Toronto et encore, que par certaines franges fascistes précises. Un reproche, quand même : l'ouvrage, suivant les « activités » d'Arcand plutôt que la chronologie, n'évite guère quelques redites, et tourne en rond à certains endroits. On s'étonnera de retrouver des paragraphes identiques à quelque cinquante pages de distance, ou des citations reprises plus de trois fois. À ce compte, le tout eut gagné en intérêt sans perdre en rigueur en se resserrant un peu. * DAVID BÉLANGER

MARCEL LABINE Le tombeau où nous courons

Les Herbes rouges, Montréal, 2012, 167 pages

Le tombeau où nous courons a tout d'un livre bilan, d'une œuvre-vie au bout de laquelle, peut-être idéalement, il ne reste pourtant pas grand-chose, sinon des poèmes. Le parcours retracé ici n'est pas qu'une impression de lecture : la structure du recueil remonte aux ombres portées de l'enfance (au « il ») et aux lectures de l'adolescence (au « tu »), puis semble prêter voix à un regard en retrait qu'on devine être l'instance génératrice du poème, étrangère au monde et pourtant impliquée en lui jusqu'à la gorge, s'adressant froidement à ses contemporains, avant de retrouver au sein même de cet écart le sens d'une identité artisanale, le poète, puis celle d'un « nous », d'une communauté, formée justement de ceux dont les « poèmes se tiennent seuls comme



Hélène Dorion. Photo : Mathieu Rivard

poésie

HÉLÈNE DORION Cœurs, comme livres d'amour

Les Éditions de l'Hexagone, Montréal, 2012, 87 pages

Aimer reste une irrémédiable nécessité. Dans *Cœurs, comme livres d'amour*, Hélène Dorion entre en cette tension fixée entre la vie et la mort afin d'accorder en une seule harmonie toutes ses visions du cœur, qu'elle dépose en nous avec un lyrisme devenant un vent magistral, fendeur de vide, découvreur de la nature, de la beauté même de la vie placée de soi jusqu'au monde que l'on observe à l'abri de la finitude : « L'amour ° griffe la vitre, traverse l'invisible passage, la vie ° entière éblouie dans sa main. » Et dans l'apprentissage des sensations, des corps qui se reconnaissent entre des vies métamorphosées par la mort à venir, les saisons s'étiolent au rythme du cœur qui bat, ne sachant plus comment dire l'amour, ne cherchant plus pourquoi dire l'amour, ne voulant que vivre l'amour et son passage : « Au-dessus de la table des conversations ° la pluie tombe comme les feuilles d'un automne ° et l'amour parfois ne sait se dire ». Ce recueil important révèle que vivre l'amour devient « tout ce que l'on n'ose abandonner ». Reconvertissant la frayeur en espoir, la poésie d'Hélène Dorion regarde l'univers tout entier, personnifiant les saisons dans un discours presque divinatoire qui cherche à atteindre le cœur de celui ou de celle qui veut se relever sur le sol de la mort pour dire, sans retenue, ce que des décennies d'écriture ont extirpé de la peur : « sens l'intime mouvement de ton être ° dans celui du monde qui grandit ° comme un commencement, rêve la vie ° encore à venir, et traverse, comme une aube, ° le cœur d'une passagère humanité. » Ainsi choisit-on la beauté, le monde, la nature à partir des grandes œuvres libérées de Rilke et de Woolf ; ainsi choisit-on ce qui perdure, brillant sur les nénuphars des lacs noirs telles des étincelles sauvages à tout jamais dans leur vérité, ainsi accepte-t-on que c'est notre « cœur ° qui respire l'impérissable » et qu'en le ressentant, nous parvenons à déjouer l'immortalité au nom du risque d'aimer. * JEAN-FRANÇOIS LEBLANC



des épitaphes dispersées par les rues. » Ce parcours est donc celui d'une étrangeté parmi nous, ou plutôt parmi « eux », d'un à part auquel il est d'abord difficile d'identifier une appartenance, comme si la poésie et le poète faisaient leur apparition non pas *au nom de*, mais dans le *dénom de*, à l'encontre. De quoi ? D'un « territoire perdu que personne n'habite », d'un « Rien ne rythme leur vie », d'un « Ils n'ont connu d'ancêtre qu'eux-mêmes », d'un « présent perpétuel à portée de tous », d'un « rien ne rentre ni ne sort de vos bouches grandes ouvertes sur le silence », d'un monde où « l'identité de chacun s'est évanouie dans un dévêtement perpétuel ». Cela dit, la force de cet ouvrage est qu'il ne s'arrête pas là, mais sans refaire le serment d'une secrète appartenance. En effet, étonnamment, aucune valeur de rechange n'est opposée à cette déréliction. Le recueil ne s'installe pas dans un manichéisme qui ferait des poètes les gardiens d'un sens au milieu d'oreilles sourdes. Ce qui arrive en réponse n'est d'ailleurs pas tant une réponse qu'une activité dont le sens est obscur, un travail aveugle, et pourtant nécessaire : « Nous ne savons pas encore ce que nous bâtissons, ce que nous érigeons dans les pages de nos livres, cela importe peu. » Il s'agit alors de persister sans savoir au nom de quoi, presque héroïquement, j'allais dire, d'autant que la tentation de la plainte est inadmissible : « Nous ne forçons pas les choses, nous avons tout notre temps, notre patience est légendaire. » Aucune certitude, donc, mais la conviction que quelque chose est à l'œuvre au-delà des œuvres, s'écrit dans nos écritures. Un grand silence, peut-être bien. * VINCENT LAMBERT

GERTRUDE LE MOYNE Factures acquittées

Édition augmentée, postface de Gilles Marcotte, Le lézard amoureux, Québec, 2012, 57 pages, coll. « Auriculaire »

En 1964, dans la collection des « Matinaux » des éditions de l'Hexagone, paraissait une mince plaquette intitulée *Factures acquittées*. Avec ses 25 poèmes, Gertrude Le Moynes allait rejoindre le rang des nombreuses femmes poètes aux trajectoires méconnues et discontinues. En effet, Le Moynes n'a pas récidivé depuis et il aura fallu attendre près d'un demi-siècle pour que soit réédité son unique ouvrage de poésies. La présente édition reprend les poèmes originaux auxquels s'ajoutent 13 poèmes inédits, écrits au tournant des années 1970, ainsi qu'un texte pour ballet intitulé *En roue libre*. Avec ce premier titre, la collection « Auriculaire » des éditions du Léopard amoureux rend justice à sa devise : « Doigt du cœur, de l'humble et du secret. Cette collection tire l'inouï des oubliettes ». S'il n'y avait qu'un mot pour qualifier cette œuvre sortie de l'oubli, ce serait certainement humilité.

La trajectoire de Le Moynes s'effectue dans les coulisses : elle a préféré la carrière de lectrice à celle d'écrivaine. C'est également à *voie basse* que s'inscrit sa parole poétique, dans une économie de mots, de vers et même de poèmes. Chez elle, chaque mot expose la poète au

piège auquel est confronté le sujet moderne : celui de succomber à la tentation de s'élever en dieu. Or, le sujet poétique chez Le Moynes refuse la sacralisation du « je » et cherche plutôt à accepter la coupure d'avec Dieu.

À n'en pas douter, c'est dans la perspective du personnalisme qui animait la communauté d'esprit de Le Moynes, celle de *La Relève*, qu'il faut lire sa poésie. Dans les poèmes originaux, la plénitude est constamment entravée : formes rondes et pleines sont fendues par une « brèche » qui vient ruiner l'ampleur de l'entité fermée sur elle-même : « Sphère de rage ° ramollie comme un ballon d'enfant ». Dans ces interstices toutefois germe la végétation. Les « horizons dévastés » renaissent, les forêts incendiées sont revitalisées : le goût de la vie point comme la verdure au milieu des cendres, de l'existence ravagée. Le sujet poétique oscille entre emprunter ce chemin lumineux et vital ou demeurer replié sur lui-même. Le monde s'étant révélé illusoire et décevant, la réclusion « dans un cocon d'indifférence » demeure invitante.

Devant les relations déshumanisées, réduites à de simples échanges commerciaux, sans valeurs et trompeuses, le sujet poétique cherche comment survivre à cette dépersonnalisation. Il donne une « réponse à échelle de dieu et d'homme » qui puise dans l'éthique chrétienne du rachat : « nul n'est solvable », mais Dieu dispense le pardon pour qu'à son tour l'homme le dispense aussi aux autres. En résulte l'affranchissement mutuel. C'est pourquoi la réelle révolution du monde est d'ordre spirituel et commence à l'intérieur de chacun : « du cœur au rayon ». Ainsi, on assiste au renversement du trop-plein de sentiments négatifs vers une plénitude sereine. La communion des hommes entre eux et avec Dieu permet cet équilibre vers lequel la poésie tend. Une « Terra nova » s'échafaude alors : une « architecture de la patience » qui n'est pas sans rappeler « l'art spiritualiste » de Saint-Denis Garneau.

Les « Poèmes retrouvés » s'inscrivent comme une suite logique aux précédents. Jamais plein et lisse, le sujet tente toujours de maintenir l'équilibre précaire de son humilité, guetté par « l'égotisme ». Les mots sont comptés, sans cesse arrachés au silence, mais ici « l'acédie est perforée », l'épreuve spirituelle perd sa force. La fraternité fournit un moment de « joie sans gabarit » et la parole se partage et jaillit : « j'écluse le lundi ». Le défi reste toutefois le même devant ce monde et ces « églises désaffectées dont tous les mystères ont fui ». *En roue libre* témoigne d'un de ces moments de plénitude retrouvée, dans cette rondeur enfin libérée, mouvante et ludique. Malgré tout, c'est toujours dans le dépouillement et la retenue que « bruisse » la parole poétique.

La pauvreté semble prendre un sens qui donne à cette poésie toute sa valeur, et à son silence aussi. Enfin, qui sait si dans les années qui lui restent, madame Le Moynes ne nous fera pas encore la grâce de quelques poèmes ? En attendant, on se demandera avec impatience quelle autre perle oubliée de notre poésie la collection « Auriculaire » donnera en partage. * ÉMILIE THÉORÉT

JOANNE MORENCY
Le corps inachevé

Triptyque, Montréal, 2012, 71 pages

Avec *Le corps inachevé*, Joanne Morency délivre la mort de la mère de tous les barreaux qui la contiennent en avance ; avant l'achèvement du dernier soupir matriarcal, le corps sur le point de s'éteindre dans la mort offre un retour à l'enfance, propulsant la mémoire de la descendante jusqu'à revenir en l'antre du ventre originaire où tout le monde restait un écho situé à l'extérieur de la femme, « avant la peur » et avant la conscience. Le berceau retient déjà la solitude dans l'attente abandonné des siestes ; désormais se réalisent dans l'imaginaire fertile les mille feux terrorisants de la pénombre qui force l'apparition d'un refuge : « j'entends des murmures sans visage ° ma peau est une maison dans la noirceur ». Vient l'agrandissement de la conscience, le changement du regard, la particularité de l'établissement du monde qui tourne déjà autour de la finitude venant placer ses premiers signes d'autorité : « à compter les départs ° nous apprenons le temps [...] tout adieu est une mort annoncée ». Le refuge de la beauté accapare l'innocence de l'enfant qui se tourne peu à peu vers la connaissance et ses pouvoirs afin de s'élever, d'apprendre à marcher au nom des rêves, tous possibles dans la grandiloquence de la parole confectionnant l'espace et le temps : « j'apprendrai à m'appuyer sur l'air ° sans défoncer le vent ° à m'envoler ». L'ultime apprentissage reste cependant celui de survivance, soit l'insaisissable grandeur de la vie dans la mort des origines, qui enfonce une sagesse imprévisible dans le sang de la fille devenue femme, debout devant la fatalité qui apprend comme on récite une prière « toute la patience d'un ciel d'hiver », aux côtés du père qui « n'a pas assez de ses yeux de ses mains ° pour te retenir [...] dans un rêve d'immortalité ». Inspiré, ce recueil est écrit comme on lance une aide à ceux qui aiment au-delà de la mort. ● JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

MARIE CHRISTINE BERNARD
Autoportrait au revolver

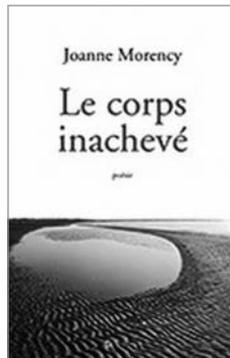
Hurtubise, Montréal, 2012, 221 pages, coll. « amÉrica »

En épigraphe, une citation de Leonard Cohen : « There's a crack in everything. That's how the light gets in ». La fissure, ici, est profonde, ancrée dans un passé qui suit et enlise les personnages. La déchirure de Ringo, le grand-père, soigné dans une résidence, qui cherche encore sa femme, June, mystérieusement disparue. La fissure dans le bras de leur fille Nathalie, Nathalie la mère de Jude, effondrée sur le sol de la salle de bain. La brisure de son fils qui développe une psychose et une obsession pour la musique de Bach. Et la préposée aux bénéficiaires Angélique, dont l'âme éponyme et le corps obèse subissent les sévices que lui inflige son amant.

Soixante-dix-sept chapitres scandent les 217 pages du roman où sont montrées plusieurs vies fragiles, atteintes à leur base, à leur origine. Elles se croiseront, évolueront ensemble pour former une mosaïque d'existences, un

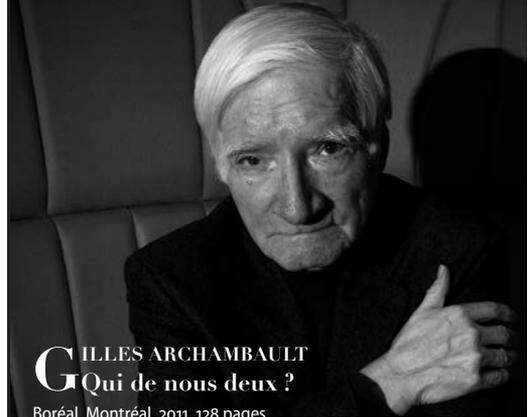


poésie



roman

Dans le cadre du cours de Critique littéraire offert au Cégep de Lévis-Lauzon, les étudiants participent au Prix littéraire des collégiens Ils doivent produire des critiques des romans en lice. Nous vous présentons celle de Moranne Faucher-Villemure.



GILLES ARCHAMBAULT
Qui de nous deux ?

Boréal, Montréal, 2011, 128 pages

Celui qui reste. C'est un récit écrit par un homme sage qui avait promis, à la vie, à la mort et qui maintenant doit marcher seul. Être celui qui reste, toujours les larmes au coin de l'œil, le mouchoir à la main, et nous voilà parti pour une petite promenade solitaire.

Avec dans nos poches comme seuls guides les thèmes de la vie qui s'enfuit et de la mort qui la rattrape, on sait dès les premières lignes que notre cœur sera secoué de sanglots. Pourtant, malgré les questions et les inquiétudes que l'auteur nous laisse habiter, on continue de le suivre, avide de cette histoire d'amour qui se dessine sur le temps.

Grand maître des mots, le journaliste trempe ici sa plume dans la petite prose et enfle un costume plus pudique. Les semaines passent sur les pages et l'homme se livre. On marche derrière lui sur ce chemin trop silencieux pour la solitude et qui finit par nous mener au bord du vide. Comment ne pas être pris de vertige ?

Les mains serrées sur le livre, on tente de saisir celle de Gilles Archambault pour la lui tenir, le temps de notre lecture. Pourtant, c'est lui qui nous déboussole en portant son deuil à bout de bras et en nous le confiant le temps d'un récit. Il est déroutant d'entrer dans sa vie et de s'y promener comme un ami, l'oreille attentive aux confidences. Plus d'un lecteur se sentira trop à l'étroit sur cette route où l'on suit Archambault et où l'on risque de glisser sur un souvenir poli par les larmes. La chute peut nous surprendre, c'est vrai, mais il faut garder en tête que c'est lui qui tombe et qu'il nous demande simplement de rattraper ses mots.

C'est une histoire qui emprunte le hasard et le temps pour confier deux personnes au quotidien et qui finit par les livrer au malheur.

Ce roman, aussi petit que nous au fond, nous montre que l'amour de tous les jours se trace encore dans nos cœurs et que c'est le seul chemin qu'il nous faut suivre ●

tout prenant sens non pas par les malheurs, mais par la force qui s'immisce dans ces petites vies humaines. De fait, les récits ne sont pas baignés dans l'ombre. Loin de là. Est-ce grâce à l'aura mystérieuse du jeune Jude, « l'élue » de son monde parallèle, son monde construit par les mélodies de concertos ? Jude, le psychotique, « celui qui fait chanter les couleurs » (p. 127) et par qui l'amour advient ? Ou grâce à la bonté sans égale d'Angélique, à la sagesse de l'Abénaki, Joseph ?

Le style vif de l'auteure et professeure Marie Christine Bernard, récipiendaire en 2009 du prix France-Québec pour *Mademoiselle Personne*, permet au récit de se déployer, spécialement entre les chapitres, où se forment, en italique, des « interludes ». S'ils semblent d'abord présenter le travail de pré-écriture et soutenir la voix même de l'auteure, « Il faut une histoire d'amour. Il y aurait donc une jeune femme. Elle serait obèse. Très » (p. 18), nous remarquons vite qu'ils ne conservent pas cette fonction. Que ce soit par le conditionnel remplacé par le présent, par le ton moraliste, ou par l'instance narrative polyphonique passant du *il* au *on*, au *vous*, au *tu*. Cette polyphonie se prolonge même dans les chapitres, puisque les personnages se relaient la narration au *je*. Certes, quelques maladresses dans la narration amenuisent l'exercice – on doute du vocabulaire trop fin mis dans la bouche de June, droguée au LSD, au chapitre 4, ou encore de ceux de Cassandra, le chat. Mais ces quelques échappées ne marquent pas autant le lecteur que la justesse du ton de chacun des autres personnages-narrateurs, notamment celui de Jude : « Quand on ferme les yeux, on voit les doigts des rayons qui déjouent les feuillages pour venir pianoter sur nos paupières, et c'est chaud comme une main de maman quand on a de la peine » (p. 16).

La puissance d'*Autoportrait au revolver* reste dans ses non-dits. L'auteure ne joue pas la carte du pathétique ou du larmoyant : elle met le doigt là où le silence évoque davantage, comme bercé par une étrange musique. Celle qu'entend Jude, probablement. * MARIE-PIER SAVOIE

ALAIN BROCHU Les insectes sont maîtres

Éditions de la Grenouillère, Saint-Sauveur-des-Monts, 2012,
110 pages

Saviez-vous que des insectes tels le ténébrion, la fourmi, la blatte et plusieurs autres se retrouvent de plus en plus dans nos établissements scolaires ? Du moins, c'est ce que prétend Alain Brochu dans son dernier roman. À la suite du congédiement de sa collègue Alma, Éloi rencontre son supérieur pour connaître la cause du renvoi de son amie. C'est dans le bureau du directeur qu'il découvre la véritable identité de la tête dirigeante de l'école. Le directeur est un insecte. Après cet entretien étrange, Éloi se rend à la salle des enseignants. À sa grande surprise, il se retrouve dans un véritable laboratoire d'entomologiste. Le personnage dresse toute une typologie des différentes personnalités que l'on peut retrouver au sein du corps professoral. Les enseignants sont associés à différentes sortes d'insectes selon leurs habitudes et méthodes d'enseignement.

Malgré la fin plutôt moralisatrice, ce roman porte à réfléchir sur la place de l'éducation en société et sur l'industrialisation du savoir. Brochu plonge son lecteur dans un monde métaphorique où la foi intérieure devient la frontière entre l'être humain et l'insecte. * MARIE-ÈVE DESAULNIERS

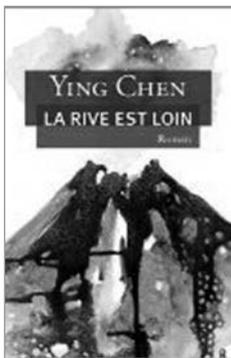
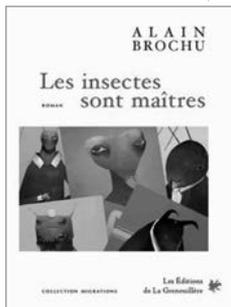
YING CHEN La rive est loin

Boréal, Montréal, 2013, 140 pages

Dans ce nouveau et peut-être dernier volet d'une série de sept romans (excluant *L'ingratitude*, qui en avait jeté les fondements), nous rencontrons les mêmes personnages familiers, particulièrement la femme au passé indéfini, toujours luttant pour continuer une existence qu'elle dit factice, et son mari, A., archéologue. Depuis la parution d'*Immuable*, il y a de cela quinze ans, la parole appartenait exclusivement à la femme, qui n'a guère tiré profit de ses vies antérieures, de ses échecs et traumatismes. Elle lutte avec d'autres femmes, comme celle qu'elle considère son double, ensevelie sous les décombres de sa maison après un tremblement de terre (*Querelle d'un squelette avec son double*, 2003). Les métaphores filées d'emprisonnement, d'avalancement (un mot clé des romans est « nourrissant »), d'anéantissement après une catastrophe naturelle, aboutissent dans *La rive est loin* à la dernière fatalité, la maladie mortelle du mari, atteint d'une tumeur maligne au cerveau. Par la même occasion, l'auteure lui donne (enfin) la parole, en alternance avec celle de la narratrice qui, dans le précédent épisode, s'était transformée en chatte pour (entre autres) mieux observer A. Ici, le mari ne confirme que ce que nous savons déjà – le comportement étrange de sa femme (qui ne porte toujours pas de nom), les questions au sujet de sa maigreur, comparable aux squelettes exhumés au fil de ses fouilles et qu'il garde dans la cave de sa maison, les vies antérieures auxquelles elle fait allusion sans jamais les préciser. Cette fois, A. est doublement condamné par la narratrice : la maladie le pousse au seuil de la mort, qui viendra, peut-être, après un nouveau tremblement de terre, le laissant coincé sous les débris, les jambes brisées.

Fin de l'histoire, du cycle ? Pas si vite. A. n'est pas mort, pas encore. Sa femme nous confie combien elle l'aime justement dans sa faiblesse (p. 137). Bien entendu, elle-même demeure immortelle, attendant « son » enfant au milieu des décombres, un enfant étranger, venu de nulle part, anciennement un immense poids pour elle, et qui n'est pas revenu un soir.

Chen pourrait continuer et produire encore des douzaines de suites pour ses lecteurs qui s'émerveillent de ces variations d'un seul thème. Lors de la parution d'*Un enfant à ma porte* (2008), la critique avait jubilé : un sujet précis, connu, universel, « une charge terrible contre la maternité. Tout ce que les mères s'interdisent de dire » (Danielle Laurin). Revient également l'admiration devant ce style « travaillé », l'ironie « mordante », la « profondeur » de la pensée, alors qu'à y regarder de près, depuis *L'ingratitude* (1995), presque rien n'a changé chez l'auteure, ni la langue, ni le rythme de la phrase, alternant entre la

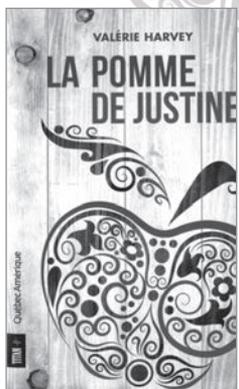


brèveté et la lourdeur syntaxique, ni la pensée. Ses livres sont invariablement des succès d'estime : la critique n'oublie pas un excellent roman qui date de dix-huit ans déjà. Il est grand temps que l'écrivaine change d'optique et de sujet avant que ses textes deviennent ennuyeux et lassants. Quant à la critique, qu'elle lise les romans de Chen pour ce qu'ils sont : des métaphores faisant ressortir les éléments absurdes de notre existence (« quelles questions sont posées au monde et de quelle manière répond-il ? »), en suivant l'évolution de la problématique et son aboutissement manqué, en observant de près de quelle manière l'orientation énoncée au début de chaque titre a été maintenue, en relevant le nombre de redites, des façons trouvées par l'auteure d'éviter des solutions aux problèmes soulevés dans le but de maintenir *le flou du sens* auprès du lecteur. Il faut se rappeler les intentions de la protagoniste (se transformer en homme, en chatte, en squelette, etc.) et les résultats. Les contradictions d'un paragraphe à l'autre (comme à la p. 82), sont nombreuses (et voulues ?). La justification de remarques comme celle d'A., « Je ne tiens pas à savoir qui elle est vraiment » (p. 50) n'est jamais donnée, au contraire : il n'arrête pas de chercher une réponse à son inquiétude concernant l'origine de sa femme. Autrement dit : il faut se poser des questions de fond sur ces romans qui sont devenus une suite de jeux entre l'écrivaine et son lecteur, où celui-ci tente de percer l'opacité tant de la pensée que de la langue, écarter le faux nimbe entourant les images utilisées, regarder ce qui se cache derrière la minceur de ces livres qui prétendent encore à l'exotisme, alors que Chen est arrivée à Montréal en 1989 et vit depuis de longues années à Vancouver. Davantage de rigueur intellectuelle, plus de clarté dans ses propos, une structure narrative moins lâche, voilà des éléments incontournables pour les écrits à venir de Chen. * HANS-JÜRGEN GREIF

DANIELLE DUSSAULT
La partition de Suzanne
 Lévesque éditeur, Montréal, 2012, 138 pages

Le troisième roman de Danielle Dussault témoigne de son amour de la musique. Étant elle-même musicienne, elle a pu s'abandonner d'instinct à l'émoi provoqué par la disparition d'une mystérieuse partition ou à celui qu'elle a ressenti à l'écoute du *Minuit, chrétiens* dans une église, un soir de Noël. Pendant un instant d'ailleurs, ce « chant magique » chassera les funestes pensées du personnage qu'elle a imaginé, Suzanne, une adolescente de douze ans déterminée à orchestrer elle-même sa destinée. Pendant un instant seulement, puisqu'en dépit d'une ultime hésitation, la jeune fille fera preuve du jusqu'au-boutisme qui singularise parfois les enfants précoces.

Dans *La partition de Suzanne*, un roman polyphonique, cinq voix se font entendre et, dans la mesure où c'est elle qui dirige le concert, Suzanne prend la parole au début et à la fin du récit. Entreront également en scène sa sœur aînée, un amoureux transi, son professeur de musique et la fille de ce dernier. Sur fond d'amours contrariées, de quête identitaire et de culpabilité morale, le vol d'une partition écrite par l'héroïne reliera tous ces personnages



afin de nous mener à la rédemption du maître de chant de Suzanne, un alcoolique tourmenté, pierre d'assise des projets calculés de sa brillante élève.

La figure de Suzanne ne séduit pas d'emblée. Ses propos et son langage forcent le naturel d'une jeune fille de son âge, tandis que son orgueil (elle en convient) et sa façon de manœuvrer exaltent sa complaisance. De l'au-delà, elle semble agir sur une série de hasards dans le but d'orienter le destin de ceux qui l'ont connue. Et puis, le va-et-vient de sa partition embrouille plus qu'il n'éclaire les motivations profondes des protagonistes qui affichent souvent un comportement erratique. Écrivaine douée, Dussault raconte d'une plume intense, mais il manque une bonne prise de terre à son récit. Plusieurs prix lui ont déjà été attribués pour des publications antérieures, mais le style éthéré de son dernier livre plaira peut-être davantage aux lecteurs qui recherchent la fièvre d'une passion. * GINETTE BERNATCHEZ

VALÉRIE HARVEY
La pomme de Justine
 Québec Amérique, Montréal, 2013, 321 pages, coll. « Titan+ »

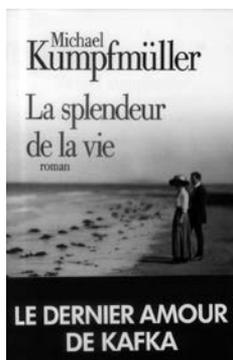
Valérie Harvey n'en est pas à ses premières armes dans l'écriture. Si elle s'est précédemment investie dans des ouvrages sur le Japon, elle change maintenant complètement de registre et nous offre un premier roman destiné aux adolescents. *La pomme de Justine* raconte l'histoire de Justine et Alexandre, deux êtres que la vie ne prédestinait pas à se rencontrer, mais qui développeront une relation bien spéciale. À dix-huit ans, Justine reste « toujours d'humeur égale, que le temps soit ensoleillé, nuageux ou pluvieux » (p. 33), et ce, malgré une rupture récente. Elle n'hésite pas non plus à venir en aide à ceux qui en ont besoin. Ce désir de prendre soin des autres lui permettra d'ailleurs de faire la connaissance d'Alexandre, un jeune homme « beau comme un mannequin » (p. 14) qui loue un chalet pour deux mois dans le parc où Justine travaille comme guide pour l'été. Accusé à tort d'un crime qu'il n'a pas commis, Alexandre, 28 ans, a, malgré son acquittement, perdu son emploi, sa blonde et bon nombre de ses amis.

Justine, intriguée par ce voyageur mystérieux entre donc, sans permission, dans le chalet d'Alexandre, pour le trouver couché dans son lit en train de pleurer. Pour se faire pardonner de l'avoir ainsi dérangé, elle dépose à sa porte un sac rempli de pommes. Alexandre, plutôt incommodé par l'attitude de la jeune fille à son égard, la somme de le laisser tranquille ; il n'a besoin de personne. Surtout pas d'une jeune adolescente obstinée qui croit qu'elle peut comprendre ce qu'il vit. Ce qu'il ignore toutefois, c'est que Justine est elle aussi un être brisé par la vie. Sous une vie parfaite en apparence, elle cache les blessures d'une ancienne relation amoureuse tumultueuse. Si Alexandre est d'abord dérangé par l'attitude de la jeune fille, il réalise, en la côtoyant davantage, que « ce qu'il voyait chez Justine, c'était lui il n'y a pas si longtemps » (p. 89). Avec tout ce qu'ils apprennent à connaître l'un sur l'autre, ils deviennent rapidement

inséparables, visitent ensemble les paysages enchanteurs du parc et développent une complicité évidente. Malheureusement, la fin de l'été est synonyme de séparation pour ces deux amis. Un baiser rapide, mais ô combien « électrifant » (p. 128), au moment de leur séparation viendra toutefois éveiller certains sentiments, jusque-là restés enfouis.

Sans nouvelles d'Alexandre depuis quatre mois, Justine a la surprise de sa vie de voir apparaître, sur son horaire de cours au cégep de Granby, le nom de celui qui lui a donné un baiser qu'elle n'arrive pas à oublier. Alexandre est encore plus étonné lorsqu'il se rend compte que la jeune fille qui lui a permis de se reconstruire durant l'été assiste à son cours de littérature. Sous le choc, il a soudainement peur d'elle, de ce qu'elle sait. Elle aura cependant vite fait de le rassurer, lui promettant qu'elle ne parlera à personne de leur histoire d'été. Cependant, le fait de se côtoyer ainsi tous les jours ne fait qu'attiser leur désir. Justine, qui en a marre de masquer ce qu'elle ressent, en profite pour passer quelques messages à Alexandre dans ses analyses littéraires. Comprenant les allusions de Justine, Alexandre, qui ne souhaite pas compromettre sa carrière une seconde fois, la repousse d'abord, mais se rend rapidement compte, qu'« à tous les jours il pensait à elle » (p. 184) et qu'il est prêt à tout risquer par amour pour elle. S'amorce alors une relation que tous les deux tentent de garder secrète, ce qui n'est pas toujours facile dans un cégep rempli de fins observateurs.

Le premier roman de Valérie Harvey est d'abord un roman d'amitié, ensuite d'amour. Elle sait comment toucher les lecteurs en mettant en scène des personnages brisés qui sont le reflet l'un de l'autre, des personnages qui se sauvent mutuellement, des êtres complémentaires qui ne peuvent exister sans l'autre. Au même rythme où ils reprennent confiance en eux, ils réapprennent à faire confiance aux autres, à aimer, à s'aimer et à faire confiance à la vie. Parce que la vie est pleine de surprises et que l'amour ne prend pas toujours la forme d'un coup de foudre. Voici une belle histoire réaliste, mais aussi remplie d'espoir qui plaira sans doute à bon nombre d'adolescents. ● JULIE GRENIER-TURCOT



MICHAEL KUMPFMÜLLER La splendeur de la vie

traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Albin Michel, Paris, 2013, 304 pages

Le romancier allemand Michael Kumpfmüller reconstitue, à partir de lettres et d'archives, les derniers jours de Franz Kafka dans un roman tout en retenue, qui relate l'ultime relation amoureuse de l'écrivain avec la jeune Dora Diamant. Le titre, *La splendeur de la vie*, apparaît forcément incongru quand on connaît les angoisses perpétuelles de Kafka, qui n'a jamais paru le candidat idéal au bonheur. C'est pourtant du *Journal* même de l'écrivain que Kumpfmüller a tiré l'expression, tout comme le très bel exergue à son roman, qui nous éclaire sur la simplicité lumineuse de ce dernier amour : « Il est parfaitement

concevable que la splendeur de la vie s'offre à chacun de nous et toujours dans sa plénitude, mais de manière voilée, enfouie, invisible, très distante. Pourtant elle est là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde. Qu'on l'invoque seulement en prononçant le mot juste, le nom juste, et elle viendra. Telle est l'essence de la magie, qui ne crée pas mais invoque. »

Le roman se divise en trois parties bien nommées, qui recourent les moments forts de cette liaison entre « le Docteur » de 40 ans, affaibli par la maladie, et cette jeune Juive de 25 ans, débordante de vie. « Arriver » évoque la rencontre des amants en juillet 1923, alors que Kafka séjourne dans un hôtel à Müritz pour fortifier sa santé et que Dora travaille dans un camp de vacances voisin. Ils se lient d'amitié, puis d'amour, et se séparent avec le projet à la fois grisant et angoissant de s'établir ensemble à l'automne. « Rester » raconte la vie commune à Berlin, alors en pleine crise et où l'on sent poindre l'antisémitisme qui conduira aux ravages que l'on connaît. Pour la première fois de sa vie, Kafka, dans la quarantaine, décide de quitter le giron familial et partage son intimité quotidienne avec une femme. Ce sont des moments de bonheur simples et purs, pendant lesquels « le Docteur » écrira, lorsqu'il n'est pas trop faible, ses derniers textes (« Le Terrier », « Joséphine la cantatrice ») sous l'œil attendri de celle qui l'attire et l'intimide tout à la fois. La dernière partie, « Partir », s'attarde, on le devine, à la lente agonie de Kafka, que les soins de l'indéfectible Dora tentent de rendre plus supportable, jusqu'à sa mort le 3 juin 1924.

Le style de Kumpfmüller, dépouillé, pur, épouse parfaitement l'espèce de lien fragile, délicat et simple qui unit les amoureux. La narration, qui s'imisce de temps à autre dans la conscience des personnages pour en saisir les pensées ou les sentiments, reste pudique, garde le plus souvent une approche indirecte qui crée un effet de distance ou plutôt de contemplation circospecte devant « la splendeur de la vie ». C'est une œuvre touchante, poignante, que les amateurs de Kafka – et les autres... – sauront apprécier. ● ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

GUILLAUME LAPIERRE-DESNOYERS Pour ne pas mourir ce soir

Lévesque éditeur, Montréal, 2011, 227 pages, coll. « Réverbération »

Y a-t-il pire profession que d'être photojournaliste de nuit ? Des accidents, des cadavres, des femmes battues, la drogue, des arrestations, des ambulances, la police partout. Carl White est blasé, jusqu'à ce qu'il rencontre Tania Ficanemo, employée par le journal concurrent, une jolie fille intelligente qui a du *guts*, comme on dit, et qui tombe dans l'œil de notre héros, Carl. Ne vous attendez pas à une autre histoire d'amour, mais attachez vos tuques, car ces deux-là sont partis sur des montagnes russes après l'assassinat du ministre de la Justice, commis par un membre d'un *gang* de motards qui recevra peu après son méfait la balle qui lui était destinée. Puis, c'est au tour de l'ancien camarade de classe de Tania, devenu policier, d'avoir la gorge tranchée. Les motards

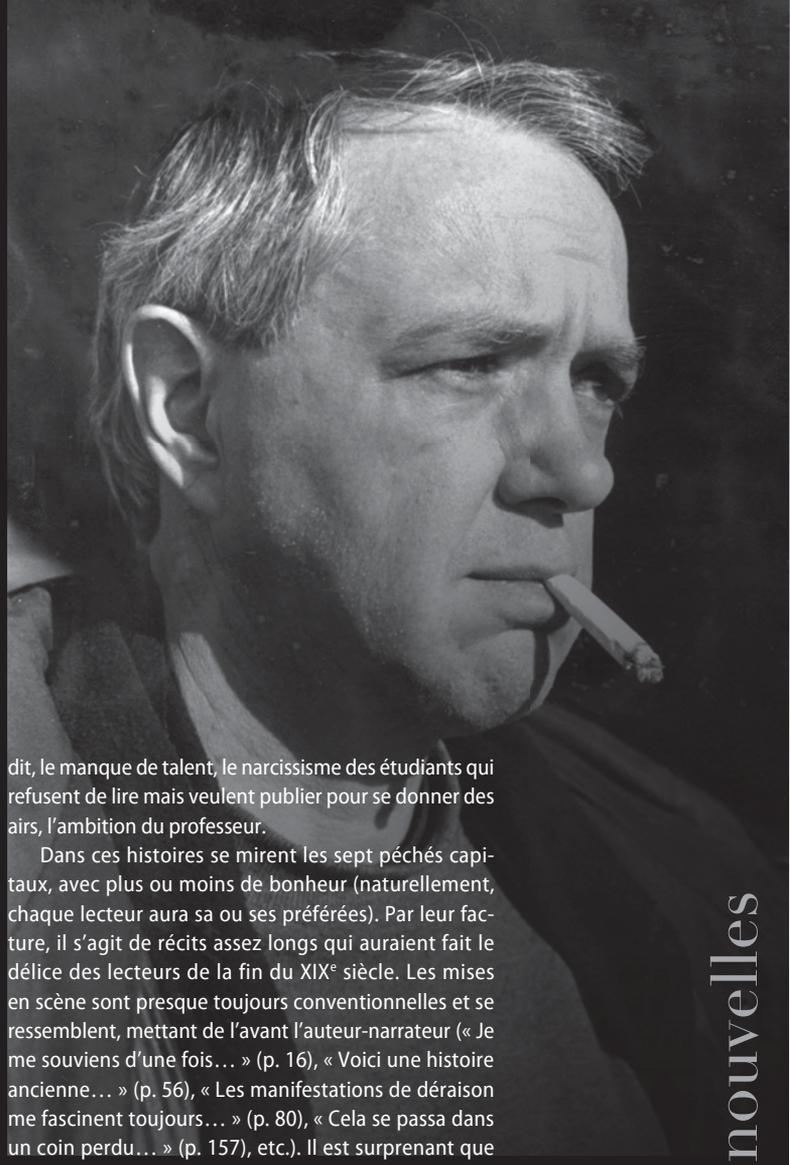


SERGIO KOKIS Culs-de-sac

Lévesque éditeur, Montréal, 2013, 249 pages,
coll. « Réverbération »

Dans *Culs-de-sac*, un recueil composé de quinze nouvelles, Sergio Kokis raconte des anecdotes, des événements plus ou moins cocasses, amusants, tristes, invitant au rire jaune. En fait, il s'agit de situations hors de l'ordinaire ou si banales qu'elles deviennent remarquables par leur insignifiance, comme « L'amour au temps des vierges », où la fille unique d'un commis de bureau, adulée par sa mère, est préparée pour séduire un élève de l'École des aviateurs. La conspiration réussit, mais à moitié seulement. Ou dans « Notre Dame du Oh », mettant en scène une statue de la Vierge enceinte jusqu'aux oreilles, soigneusement couverte de plâtre et qui, une fois restaurée, pâmera l'abbé qui l'a découverte lors d'une nuit d'extase dans une chapelle abandonnée. Le problème : le restaurateur est un habile faussaire. Ou cette histoire d'une pipe d'origine danoise qui plonge son propriétaire dans le passé. Quand le narrateur s'en sert, rien ne se produit (« Une pipe ensorcelée »). Dans « Une soirée théologique », catholiques et sceptiques s'affrontent, l'un des protagonistes peint de préférence de saints personnages dans leur plus pure humanité, comme le fait Kokis dans son tableau « L'enfant Jésus sur le pot », servant d'illustration au volume. Ce qui choque un abbé, mais semble séduire un étudiant en sciences religieuses.

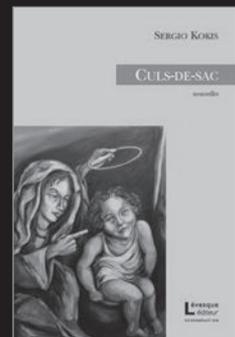
On le voit : les situations sont variées à souhait, mais aucune, fidèle au titre du recueil, n'aboutit réellement sur une solution valable. Les rêves des personnages se transforment en chimères se moquant des humains. Souvent, l'auteur participe activement à la destruction de l'illusion. Exemple : dans « La page blanche », un professeur d'université, qui enseigne la création littéraire (discipline à laquelle Kokis ne croit pas du tout, p. 216), planche depuis des années sur un roman, sans réussir à en fixer le sujet, l'action, les personnages. Bref, il craint de devenir la risée tant de ses collègues que de ses élèves, même s'il a rédigé des essais de critique tout à fait valables. Pour Kokis, « l'écrivain ou le peintre sont de simples artisans [...] ». Tant pis, je suis habitué à ce qu'on me prenne pour un cynique, et les livres écrits par des écorchés vifs m'ennuient beaucoup » (p. 215). Il faut entendre le non-



dit, le manque de talent, le narcissisme des étudiants qui refusent de lire mais veulent publier pour se donner des airs, l'ambition du professeur.

Dans ces histoires se mirent les sept péchés capitaux, avec plus ou moins de bonheur (naturellement, chaque lecteur aura sa ou ses préférées). Par leur facture, il s'agit de récits assez longs qui auraient fait le délice des lecteurs de la fin du XIX^e siècle. Les mises en scène sont presque toujours conventionnelles et se ressemblent, mettant de l'avant l'auteur-narrateur (« Je me souviens d'une fois... » (p. 16), « Voici une histoire ancienne... » (p. 56), « Les manifestations de déraison me fascinent toujours... » (p. 80), « Cela se passa dans un coin perdu... » (p. 157), etc.). Il est surprenant que la langue ne s'adapte guère aux différents événements, mais garde invariablement le même ton. La narration avance de la même façon que dans les romans de l'auteur : descriptions sommaires avec, parfois, un arrêt sur l'image ; quantité impressionnante de débats où l'un des adversaires l'emporte sur l'autre, presque toujours selon la méthode socratique, utilisant l'ironie, rarement la compréhension du dilemme dans lequel se trouve le partenaire de la joute verbale. Ce qui résulte souvent dans un échange de sourds, lassant pour le lecteur, qui n'a pas d'autre choix que de suivre le gros bon sens du vainqueur. * HANS-JÜRGEN GREIF

nouvelles



ont infiltré la police ; reste à trouver la taupe. Nos sympathiques détectives (car vous avez compris qu'il s'agit dès les premières pages d'un polar) la trouvent, et passent à un fil d'y laisser leur peau.

Un premier roman, dit la quatrième de couverture. Difficile à croire : ce livre coule de source, le style est parfaitement adapté au sujet, les dialogues sont calqués sur la réalité, le jocal est utilisé à bon escient, les revirements sont parfaitement placés et dosés, l'horreur n'est jamais trop terrifiante pour une âme sensible, la progression vers la solution – insoupçonnable, bien entendu – est bien construite. La faune de nuit, les personnages secon-

naires, tous sont bien campés, dessinés en quelques traits, comme Berthe, leur protectrice, qu'on aimerait rencontrer. Même l'illustration de la page de couverture est une excellente mise en scène pour une torride nuit montréalaise. Que la taupe soit vendue par un personnage pratiquement sans mérite, sauf celui de tomber pour les beaux yeux de Tania, n'a pas d'importance. Si vous cherchez une lecture de détente, un roman au développement vraiment agréable et que vous n'oublierez pas après avoir vibré pour un autre polar (il y en a vraiment beaucoup, voire trop sur le marché), faites-vous plaisir et lisez celui-ci. Vous ne le regretterez pas. * HANS-JÜRGEN GREIF



MARIE-RENÉE LAVOIE Le syndrome de la vis

XYZ éditeur, Montréal, 2012, 214 pages, coll. « Romanichels »

Forte de l'accueil plus que flatteur réservé à son premier livre (*La petite et le vieux*, 2010), Marie-Renée Lavoie signe un second roman réjouissant qui nous autorise à goûter les bienfaits sous-jacents d'une parentèle soudée et d'un voisinage amical. « Nous sommes faibles, malades, laids et querelleurs, mais si nous n'étions que cela, il y a bien longtemps que nous aurions été rayés de la surface du globe », écrivait John Steinbeck. En libérant les bons sentiments qui mûrissent chez chacun, la romancière s'emploie à démontrer que même une « petite vie » offre davantage qu'il y paraisse.

Ne plus être en prise sur le quotidien peut rapidement vous pourrir l'existence. Parlez-en à Josée Gingras qui, devant toute une classe de cégépiens, s'est couverte de ridicule en piétinant rageusement le cellulaire de l'un de ses élèves. Histoire de clore l'incident, Josée se voit imposer quelques jours de repos. Or, dans la mesure où ses « absences » troublantes et ses coups de gueule trouvent leur source dans l'insomnie chronique dont elle souffre, la jeune femme ne souhaite rien de plus qu'une vraie nuit de sommeil. Malheureusement, dès qu'elle se met au lit, une vis sans fin tord ses pensées « jusqu'à plus sec » et, en dépit de tous les trucs qu'on lui a proposés, Josée n'a jamais pu écraser cet ennemi intérieur. La trame narrative du roman, émaillée d'anecdotes légères, se résume peu ou prou à ces prémices. Lavoie ne pratique peut-être pas l'art du suspense, mais au-delà de sa capacité à créer des personnages attachants, son talent s'exprime clairement dans la « transfiguration » jubilatoire de l'ordinaire.

Le personnage de Josée évolue dans un univers qui s'apparente à celui de certains romans graphiques (ceux de Michel Rabagliati, par exemple). Flanquée du fantôme de son père et d'un compagnon de vie atone, notre insomniaque ne s'amuse guère. Elle tente plutôt de garder la tête hors de l'eau en se tournant vers les siens – un frère et sa progéniture, une mère sécurisante, ses étudiants (dé) motivés, des voisins bienveillants... En saisissant la valeur des liens qui l'unissent à cette smala et en se découvrant des aptitudes singulières dans un « curieux » domaine, Josée parviendra enfin à donner un sens à sa vie.

Piqueté d'observations « éditoriales » et d'œillades savoureuses, le récit possède un humour tonique qui fait mouche. Les dialogues sont vivants et l'écrivaine laisse courir sa plume joliment bien, soulevant au passage un petit vent de fraîcheur qui balaie la morosité ambiante. Certes, elle n'envisage aucune perspective dérangeante et le ton reste consensuel, mais elle assume pleinement candeur, jovialisme et tendresse. Et, comment ne pas céder au plaisir de tomber sur de telles phrases ? « La musique, comme le citron qu'on épiluche, nous découvre toujours des blessures oubliées, parfois inconnues, des petites plaies invisibles qu'une note rend criantes. Alors je souffre un peu, au rythme de la mélodie avant de sombrer dans le sommeil » (p. 116). Ce qui ne risque pas de nous arriver à la lecture du roman. * GINETTE BERNATCHEZ

MATHIEU LEROUX Dans la cage

Héliotrope, Montréal, 2013, 181 pages, série « K »

Ce texte hybride entre roman, scénario et poésie n'est pas une lecture pour ceux qui se préparent à une tranquille nuit de sommeil ou rejettent le sexe entre hommes. Premier livre d'un acteur doublé d'un metteur en scène, il développe une suite de scènes se déroulant à la manière d'un film dont le scénario est presque connu à l'avance. Nous rencontrons deux personnages principaux, le fauve et la proie, et quelques autres, secondaires : la mère, le frère, le beau-père mourant d'un cancer, une infirmière. Les « plateaux » alternent entre l'appartement du chasseur et les lieux de chasse : bars, ruelles, parc.

Le frère du narrateur, séropositif, vient de rentrer d'un long séjour à San Francisco. La mère demande à son cadet de rendre visite à « l'autre-fils » à l'hôpital (p. 57) (aucun intervenant ne porte de nom), ce que celui-ci refuse dans un premier temps. Car il attend le moment où il pourra attirer le gibier dans ses rets et en jouir : « Rough. Pas de doute. La proie ne refuse rien. Elle aime le danger. [...] Pousser la victime aux limites de la torture. L'amener dans les retranchements les plus sombres. » (p. 96-97) Après une douloureuse séparation qui le hante encore, le fauve ne cherche plus l'amour ou l'affection dans ses rencontres, mais le sexe sado-maso, jamais avec le même partenaire. Il est prudent, se protège, ne s'injecte plus de drogues depuis un bon moment, fait du sport, mange bien. La trentaine entamée, il sait qu'il plaira quelques années encore et utilise son corps comme appât. Son frère lui a servi de leçon : depuis son échec amoureux, le prédateur s'est construit une cage protectrice dans laquelle entre seulement qui il veut. En même temps, cette cage est sa prison — ainsi, il se range irrémédiablement non pas du côté des surhommes comme il aimerait le croire, mais se réduit à un être humain ordinaire occupé à construire ses propres prisons, souvent aussi hallucinantes que celles du Piranèse.

Vient la nuit pendant laquelle la proie et lui s'offrent mutuellement une orgie où, par définition, l'amour est exclu, avec transgression de limites, de tabous. Trop tard, le prédateur se rend compte que la proie « est un fauve "in the making" » (p. 98), qui se laisse inciser afin que le sang et le sperme se mélangent. Plus tard, en quittant le fauve, la proie lui lance qu'elle est infectée, ramenant le prédateur au niveau de son frère en train de mourir. Cependant, depuis trente ans, le traitement du virus a fait des progrès. Après un mois de traitements intensifs, le fauve est *clean* et va voir son frère.

Un texte *hard*, sans être porno. Le sexe à l'état brut et sans compromis. La blessure originelle causée par l'amour ne cicatrise jamais, se rouvre chaque fois que le protagoniste-narrateur met la main sur une proie. Que sa dernière lui ait donné le change provoque dégrisement, choc brutal, colère, reproches. M. Leroux ne console pas, n'explique rien, dit la vérité de ses personnages. Il a choisi l'immédiateté de l'action qui suit la parole, la compression des syntagmes à l'extrême, la poésie du rêve, l'homme jeté dans le monde qu'il veut dur. Il est

rare que l'érotisme, poussé aussi loin qu'ici, devienne de la littérature comme *Dans la cage*, où les ellipses, très suggestives, hachent le texte en brefs épisodes cinglants, douloureux, condensés à l'extrême. Il ne s'agit pas d'un beau livre, mais d'un livre qui vous prend aux tripes, enrageant, révoltant, difficile à supporter, qui teste vos limites du supportable. Autrement dit : un excellent livre qui remplit sa fonction. * HANS-JÜRGEN GREIF

ANDREÏ MAKINE Une femme aimée

Seuil, Paris, 2013, 363 pages

Les mythes entourant la vie de Catherine II, « la Grande », sont légion. Impatiente d'accéder au pouvoir, elle aurait ordonné aux frères Orlov, ses amants, l'assassinat de son mari, Pierre III (elle était enceinte d'un autre que lui). Elle aurait été la plus célèbre nymphomane après Messaline, la femme de l'empereur Claude. En effet, elle a eu quatorze amants officiels, dont deux paires de frères. Sans compter les « petits fours, desserts, bonbons », des relations de quelques minutes ou d'une heure. Toujours, elle était d'une générosité orientale envers ces hommes, tous jeunes et beaux. La tsarine, une princesse venue d'une petite principauté du nord de l'Allemagne, est devenue une impératrice éclairée. Fille des Lumières, réformatrice de l'administration russe, mécène des arts, amie de Voltaire et Diderot, elle a resitué la Russie parmi les États européens, lui réservant l'une des toutes premières loges. (D'où la volonté de Napoléon I^{er} de se soumettre cet État gigantesque, le plus étendu du monde.)

Les biographies retraçant la vie de Catherine – appelée justement « la Grande » – ne manquent pas. Aussi, Andreï Makine n'a pas tenté d'en écrire une autre, au contraire. Il invente Oleg Erdmann, descendant d'Allemands que l'impératrice a appelés à son service et dont les descendants sont restés en Russie. Oleg, jeune cinéaste soviétique, est passionné de Catherine. Il a tout lu sur elle, finit par soumettre au comité officiel (et parfaitement incompetent) un scénario, respectant les normes du parti. Le film se fera, avec une très jeune actrice d'abord, qui laisse sa place à une star de la RDA, Eva Sander. Elle joue son rôle à la perfection, non seulement dans le film, mais aussi dans la vie d'Oleg. Comme lui, elle se demande lequel, de tous ces favoris, Catherine a pu aimer. Ils se ressemblent tous, beaux, fougueux, au début de la vingtaine. Jusqu'à sa mort, en 1796, âgée de 67 ans, elle choisit invariablement le même type.

Eva et Oleg soupçonnent qu'Alexandre Lanskoi, l'un de ses derniers amants et d'une beauté irrésistible, a été le seul homme qui ait aimée la femme, non pas la monarque. Contrairement aux autres hommes dans la vie de la tsarine, il ne s'est jamais mêlé de politique, n'a pas cherché de faveurs ni d'argent (alors que les autres sortaient du lit impérial croulant sous l'or). Il est profondément attaché à Catherine, qui a le double de son âge (à sa mort, il a 26 ans et elle, 55), et il semble qu'il ait planifié, avec Catherine, un voyage en Italie, incognito. Eva possède des cartes anciennes, obtenues par l'entremise d'un

réalisateur italien, sur lesquelles se trouve tracé l'itinéraire des amants. Mais ils ne pourront entreprendre qu'un seul voyage, officiel : la rencontre entre la Grande Catherine et Gustave III à Friedrichsham, sur le golfe de Finlande.

La mort de Lanskoi, restée mystérieuse (selon la version officielle, il aurait été victime de la diphtérie) et les quelques bribes indiquant une possible évasion des amants suffisent à Makine pour réécrire l'Histoire. Il se peut que sa spéculation soit sans fondement. C'est autre chose qui importe : il rend à merveille le climat politique et culturel de l'ancienne Union soviétique. Il nous fait participer à la vie quotidienne sous le régime communiste, au chaos après l'effondrement du système en 1991. L'auteur nous montre la cupidité, la brutalité déployées pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, la (re)naissance des oligarques et de leurs fabuleuses fortunes que l'actuel président tente de contenir, l'exploitation cruelle de l'individu, réduit à l'état d'objet jetable. En même temps, il peint le règne d'une impératrice absolue, éclairée, informée, intelligente, voire rusée, qui connaissait parfaitement les limites de son pouvoir. Si vous cherchez une biographie de Catherine, mieux vaut regarder ailleurs. Si l'Histoire de la Russie vous intéresse, vous tombez bien. Si vous voulez connaître l'atmosphère, les odeurs, les couleurs, le ciel, l'élégance de Leningrad / Saint-Petersbourg, lisez ce nouveau livre de Makine, un régal tout en finesse et subtilité. * HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ MAROIS La Fonction

La courte échelle, Montréal, 2013, 200 pages

Chez André Marois, le suspense est toujours habilement entretenu et, en prime, ses lecteurs y participent en plongeant malgré eux dans les tréfonds de leur propre conscience. Il suffit d'accueillir en toute simplicité le phénomène perturbateur que l'écrivain déclenche pour se sentir concerné, voire interpellé par sa proposition.

Le schéma général de son plus récent roman repose sur *La Fonction*, une sorte de licence temporelle qui permet à tout être humain de revenir en arrière afin d'effacer la dernière minute qu'il vient de vivre. Il ne faut qu'un peu d'imagination pour apprécier les possibilités infinies d'un tel privilège. Privilège, dans cette histoire, qu'on ne peut malheureusement utiliser qu'une seule fois. Ah, voilà le hic ! « On n'a qu'une vie et qu'une Fonction » (p. 23). Dès lors, le monde se divise en deux classes : ceux qui la possèdent encore et ceux qui l'ont perdue.

Dès les premières pages, nous apprenons que Frank, le personnage central, a fait jouer la sienne. Mais, dans quelles circonstances ? C'est ce que son ex-femme aimerait bien découvrir puisque le couple ne devait jamais s'en départir, sauf si l'un de ses enfants s'exposait à un danger. Enfermé dans le labyrinthe du remords, Frank s'entête pourtant à rester muet sur la minute qu'il a gommée. Il faut bien dire que, dans son cas, les occasions de rattraper un faux pas se renouvellent à la vitesse grand V. Ancien militaire devenu garde du corps, Frank cède à la violence en moins de deux, surtout depuis que sa femme

romans



l'a quitté pour un autre. Pour se changer les idées, il fréquente le Club des Fonctionnalistes, un lieu de rencontre étrange où tout un chacun témoigne librement de son expérience avec la Fonction. Un soir, notre homme y fera la connaissance de Rosa, une jolie blonde férue d'idéalisme, qui voudrait bien convaincre le parterre d'utiliser LA Fonction à des fins désintéressées. Rosa possède toujours la sienne et les causes honorables sont légion, mais comment s'y prendre pour optimiser ce pouvoir à double tranchant ?

Le point de départ est original et Marois exploite son sujet de façon ingénieuse. À la faveur d'un style alerte et direct, la curiosité nous tient en haleine jusqu'à la fin. Outre les rebondissements de l'intrigue, le roman, qui se situe dans un contexte « très » contemporain, vaut le détour pour les questions qu'il soulève. Le « meurtrier chanceux » qui en plissant les paupières efface son crime est-il moins coupable que celui qui ne détient pas ce privilège ? La souffrance du remords est-elle aussi rédemptrice que celle des regrets ? L'absence de victime excuse-t-elle un acte abject ? Enfin, le bien et le mal peuvent-ils converger vers un même but ? En signant un roman noir qui ne donne jamais dans le manichéisme simpliste, son auteur combat avec bonheur les clichés réducteurs qui dévaluent parfois le genre. * GINETTE BERNATCHEZ



roman

PATRICK NICOL Terre des cons

La Mèche, Montréal, 2012, 98 pages

« *Terre des cons* est le premier roman québécois inspiré de la grève étudiante de 2012 », peut-on lire sur la quatrième de couverture du plus récent texte de Patrick Nicol. On a déjà beaucoup glosé, malgré notre proximité temporelle avec les événements, sur la « récupération » du conflit, sur les produits dérivés du printemps érable. Ce qu'on reproche aux auteurs qui écrivent à partir du conflit, c'est de ne pas avoir le recul nécessaire pour en discuter, pour s'en inspirer, pour l'analyser et en tirer des conclusions. « Moi, en tant qu'artiste, je ne considère pas que j'ai besoin de recul », affirmait Patrice Lessard, écrivain publié chez HélioTropé, lors d'une table ronde animée par Marie-Louise Arsenault à la Première chaîne de Radio-Canada et à laquelle a participé Patrick Nicol. Si ce dernier n'a pas réagi, on peut imaginer que l'urgence l'a emporté sur le recul, dans son cas, comme en fait foi encore le texte de l'éditeur publié en quatrième de couverture.

On parle encore du hors-texte. C'est ce qui retient l'attention. Le gros carré rouge qui orne la couverture du roman n'a rien pour changer la donne. Mais le conflit, la crise, le soulèvement passionnel, même s'ils se retrouvent

nouvelles



JOYCE CAROL OATES Étouffements

Éditions Philippe Rey, Paris, 2012, 336 pages

À 74 ans, après avoir signé plus de quatre-vingts ouvrages, Joyce Carol Oates n'a encore rien perdu de son dynamisme. Son dernier recueil de nouvelles révèle une fois de plus une étonnante faculté à placer le lecteur en porte-à-faux entre ses *a priori* et ce qu'au final l'écrivaine

touche du doigt, à savoir la complexité déroutante des sentiments refoulés et le danger latent qu'ils recèlent.

Soutenus par leurs démons, les protagonistes de ses histoires exercent des vengeance raffinées sur ceux qu'ils rendent responsables de leurs déboires. En se livrant à un chantage déliant auprès d'un amant infidèle (« Donnez-moi votre cœur »), en fabulant autour de la photographie d'un homme séduisant (« Le premier mari »), en déterrants des souvenirs traumatiques pour se tirer d'une situation alarmante (« Strip poker ») ou encore en imputant à ses parents un crime en apparence resté impuni (« Étouffements »). Sur la corde raide, les personnages de Oates finissent souvent par céder aux désirs morbides qu'ils ont longtemps entretenus sous le couvert de l'innocence. Pensons à cette pauvre Lizabeta qui provoquera la mort d'un simple d'esprit à la suite d'une altercation avec sa fille (« La chute ») ou bien au jeune Jess, héros de la nouvelle « Sang » qui, à son corps défendant, se transformera en assassin.

Oates prend plaisir à soigner et à varier la forme autant que le fond et les voix narratives qu'elle fait entendre possèdent une force et une cohérence qui nourrissent le suspense. En exploitant des situations équivoques, elle parvient avec brio à convertir en histoires prenantes les sombres pensées qui se bousculent dans le crâne de ses personnages. Superbement racontées par une écrivaine rompue à son métier, les dix nouvelles regroupées dans ce recueil tapent chaque fois dans le mille sans payer le moindre tribut à la facilité. * GINETTE BERNATCHEZ



Joyce Carol Oates. Photo : Murdo Macleod.

dans le roman, ne concernent en rien la hausse des frais de scolarité ou la gratuité scolaire. La question qui est au cœur du texte, celle que se pose le narrateur, enseignant de français au collégial, est davantage d'ordre existentiel : suis-je heureux ? Et qu'est-ce que le bonheur ? suggère l'interrogation corolaire, qui traverse elle aussi le récit de ce prof vieillissant, un peu grincheux, cynique — même s'il s'en défend bien. En s'adressant à Philippe, un ami et collègue, le narrateur fait le point, un an plus tard, sur sa propre prise de conscience qui aura eu lieu, incidemment, pendant la grève de 2012. « Incidemment », parce qu'on a l'impression, à la lecture, que le récit aurait pu émerger d'un autre contexte socioculturel. Mais ce sont les étudiants et leur inventivité, les « manifestations » et les concerts de casseroles qui ont déclenché les convulsions intellectuelles du narrateur, qui constate les changements qui se sont opérés en lui avec les années. Par de longues phrases, déclamées sur un ton lyrique, s'opère une introspection pénible pour le personnage qui ne se reconnaît plus, qui ne reconnaît plus les gens qui l'entourent, comme s'il était prisonnier d'une déréalisation soudaine mais lucide, paradoxalement. « Je ne sais pas, Philippe, si en vieillissant on devient réac, mais... », ne cesse-t-il de répéter comme un leitmotiv, pour conclure par un troublant constat : l'avenir aura lieu sans nous. « J'aimerais que rien ne me soit arrivé » (p. 96), finit-il par affirmer.

Terre des cons comme un roman d'anticipation sociale, donc, mais en mode mineur ; une anticipation davantage émotive et passionnelle que le terme l'entend habituellement, une anticipation qui n'est pas blasée mais tout de même terriblement mélancolique * PIERRE-LUC LANDRY

CHRISTINE O'DOHERTY Le pont de l'île

Lévesque éditeur, Montréal, 2013, 124 pages, coll. « Réverbération »

André Gide écrivait : « L'on ne prête à autrui que les sentiments dont on est soi-même capable ». *Le pont de l'île* nous rappelle qu'avant d'aller vers l'Autre il faut consentir à descendre en soi. Ce voyage intérieur, un œil sur la route qui serpente et l'autre dans le rétroviseur de l'enfance, peut s'avérer difficile surtout si, comme l'héroïne de Christine O'Doherty, l'intransigeance et l'impatience de la jeunesse nous habitent encore au mitan de la vie.

Gabrielle, la narratrice du roman, n'a jamais eu qu'une seule certitude : personne ne déciderait à sa place de ce qu'elle allait faire. Mais voilà qu'après avoir quitté le Saguenay, étudié, voyagé et monté sa propre boîte de design intérieur, un sentiment d'incomplétude se cristallise dans son esprit. À quarante-quatre ans, elle choisit de s'affranchir de tout ce qui la gêne — travail, maison, conjoint, famille et amis —, avant d'abandonner Montréal pour s'installer à Anglo Tignish, une petite communauté de l'Île-du-Prince-Édouard. Là-bas, elle entrevoit l'écriture d'un roman, projet imprécis différé au fil des jours lorsqu'elle réalise que son nouveau cadre de vie ne l'enthousiasme pas plus que le précédent. « J'étouffe ici, devant la mer et les grands espaces ! Je ne sais pas ce que je veux » (p. 62), admet-elle. Pour tout dire, à ce

stade, le lecteur ne peut qu'être d'accord avec elle, mais la valse-hésitation du personnage montre bien qu'il ne suffit pas de couper les ponts pour se réinventer. Puisque les scones et le café *latte* lui manquent, Gabrielle accompagnera sa nouvelle amie Dorothy à Montréal. Cette dernière n'a jamais vu la ville et « tout est si simple avec elle ». Malheureusement, son entrain ne réussira pas à dérider l'ombrageuse Gabrielle, qui ignore tout du lâcher prise. Ce n'est qu'en cessant de lutter contre le vent d'amont qui l'a ramenée auprès de ses parents, à Arvida, qu'elle trouvera enfin une forme de sérénité.

En voulant échapper au déterminisme de ses origines, la quarantaine dépassée, Gabrielle cherche encore à s'approprier sa propre vie. Le sujet n'est pas neuf, mais dans la mesure où l'héroïne s'autorise ce que plusieurs se bornent à rêver, il illustre un phénomène familier révélateur. De micro-événements tirés de l'enfance du personnage central s'imbriquent dans le récit, donnant ainsi un sens à son passé et à sa démarche. Ces pages, qu'on dirait extraites du roman entrepris par Gabrielle, allègent la structure du texte. Des phrases courtes, rythmées par le « je » de la narratrice, nous amènent à goûter on ne peut mieux les descriptions de Gabrielle (justes) et les interventions de Dorothy (fortuites). Ce premier roman, fruit d'un mémoire de maîtrise en création littéraire, est convaincant. Écrit en toute clarté et sans artifice, il annonce l'arrivée d'une nouvelle recrue sur la scène littéraire. * GINETTE BERNATCHEZ

YVON PARÉ Le voyage d'Ulysse

XYZ éditeur, Montréal, 2013, 449 pages

Le sixième roman d'Yvon Paré, *Le voyage d'Ulysse*, est sans aucun doute son œuvre la mieux réussie et la plus puissante à ce jour. Ce roman témoigne, à n'en pas douter, d'un conteur de talent, qui sait susciter l'intérêt et le plaisir de ses lecteurs. L'auteur a voulu créer une véritable épopée qui relate, en s'inspirant de *L'Odyssée* d'Homère, la grande et la petite histoire de sa région natale, le Lac-Saint-Jean. Il met en scène Ulysse, le petit-fils de la grand-mère Allada, dont elle fait l'héritier du Grand Livre, *L'Odyssée*, qu'elle lui a remis, avec un lot de recommandations, avant son départ obligé du Bout-du-Monde pour un long périple autour du monde, qui le mènera, en réalité, autour du Grand Lac sans fin ni commencement. Ce voyage, il l'effectuera en compagnie de Petit-Renard et de Tomi, le tamia, qui ont tous deux, comme Ulysse, accès à la parole. C'est l'occasion pour le lecteur de se familiariser avec les lieux, réels ou légendaires, de ce vaste territoire, associé à un Éden, lieux souvent facilement identifiables : Mashteuish, l'île aux Couleuvres, Val-Jalbert, la grotte du Trou de la Fée (Calypso), la Dam-en-terre, l'Isle-Maligne et sa sorcière, La Pipe ou Saint-Henri-de-Taillon, que Louis Hémon a célébrée, avec Péribonka, que l'écrivain français a rendu célèbre, Vauvert, Saint-Michel-de-Mistassini, les « Grands Jardins Mots et Merveilles » de Normandin... En compagnie d'Ulysse, le lecteur peut emprunter les grandes rivières qui sillonnent le territoire :



l'Ashuapmushuan, la Ouiatchouan, la Métabetchouan, la Couchepaganiche, la Miroshipu, la Rivière-à-l'Ours ou la Rivière-des-Saumons... Ulysse connaît bien son coin de pays, qu'il entend faire connaître, évoquant au passage la conquête du territoire et la cohabitation avec les Innus, le Grand Feu de 1870, la construction de grands barrages, les premiers du genre au Québec. Le lecteur peut encore, aux côtés du héros, rencontrer plusieurs grands personnages, dont certains sont devenus légendaires, tels Alexis le Trotteur aux grands sabots, Louis l'Aveugle, Landry la mâchoire, Victor Delamarre, l'homme le plus fort au monde, le mystérieux gardien des glaces sur le lac Saint-Jean, dont le romancier a déjà rappelé l'existence dans son dernier roman (*Le gardien des glaces*, 1987) et combien d'autres personnages de la littérature universelle, la fée Calypso, Perséphone, la fille de Déméter et la reine des enfers, Alice au pays des merveilles, des héros de légendes amérindiennes, Manigouche, le guide des âmes, Tshakapesh, le chasseur qui a piégé le soleil, sans oublier Louis Hémon et les personnages de son célèbre roman, à commencer par son héroïne Maria Chapdelaine, Laura, sa mère, Samuel, son père, Téléphore et Alma-Rose, jusqu'à Chien. Le romancier, qui a des lettres et... des lectures – il est critique littéraire au *Quotidien* (de Chicoutimi) et à *Lettres québécoises* –, multiplie les clins d'œil aux écrivains originaires de sa région, les Michel Marc Bouchard, Gérard Bouchard, Jean Désy, Gilbert Langevin, Carol Lebel et quelques autres, sans oublier la belle et irrésistible Manouane – c'est aussi le nom d'une grande rivière du nord de la région –, une Innue, dont Ulysse est amoureux, espérant que, comme Pénélope a su attendre patiemment son voyageur, elle en fera autant avec lui et qu'elle le retrouvera au terme de son voyage épuisant et éreintant autour de ce Grand lac sans fin ni commencement, paradis de la ouananiche dont il raconte la légende.

J'ai pris un immense plaisir à lire, que dis-je, à dévorer ce livre, sans toutefois manger les pages lues les unes à la suite des autres comme le recommande la Muse à Ulysse, au début de son voyage, quand il aura appris les pages par cœur (p.18). L'histoire tantôt empruntée, tantôt inventée, est racontée dans une langue qui puise à l'oralité, sans verser dans une langue bâtarde ou trop populaire, ce qui ajoute à la crédibilité du conteur. Bref, voilà un livre à découvrir, un livre qui nous apprend beaucoup sur les êtres qui ont alimenté les événements et peuplé l'histoire de ce territoire et ses beautés. * AURÉLIEN BOIVIN

JEAN-JACQUES PELLETIER Les visages de l'humanité

Alire, Québec, 2012, 560 pages

Ce nouveau polar deviendra un succès comme les autres romans de l'auteur : sa tétralogie *Les gestionnaires de l'apocalypse* en tête, ainsi que ses essais, dont *Les taupes frénétiques* et *La fabrique de l'extrême* (tous deux chez Hurtubise, 2012). Rappelons que Pelletier est un ancien professeur de philosophie qui continue à présenter sa

vision du monde dans ses livres. Dans *Les visages de l'humanité*, il concocte un mélange explosif d'idées dans un ouvrage hybride se situant entre le *killer-thriller* et le roman à thèse. Trois personnages dominent la faune bigarrée peuplant cet univers : l'ex-inspecteur Théberge, son ami romancier Prose (auteur des titres précités et pris à partie par Pelletier, p. 479) et Natalya, perfectionniste tueuse professionnelle dont le contrat cible justement le romancier. Le trio se bat contre une multinationale qui veut exploiter brutalement les gisements de gaz de schiste – un conglomérat multimédia au dirigeant criminel, un premier ministre nommé Verreau et ses acolytes non moins véreux, qui nomment à la tête du corps policier de Montréal l'ennemi juré et imbécile de Théberge, ainsi que son adjoint, d'une grossière stupidité. Il faut : éradiquer la corruption dans la belle province, qui oublie trop rapidement les coups bas distribués par le pouvoir politique, tant fédéral que provincial ; s'opposer à la puissante droite américaine, antimusulmane ; aux conservateurs canadiens (le chef à Ottawa qui, comme l'a prouvé Yann Martel, ne lit jamais, s'appelle « Hammer », belle trouvaille si l'on sait que le mot italien *martello* signifie *marteau*, en anglais *hammer* – le roman regorge de ce genre de clins d'œil). Bref, il ne faut pas seulement liquider la pègre gouvernementale ainsi que la mafia dont les ramifications s'étendent partout sur le globe, mais aussi combattre les horreurs causées par des psychopathes, comme ce thanatologue au visage singulier (voyez l'horrificante illustration de la page couverture, mais qu'on *remarque* dans une vitrine !) qui prélève pour un riche client les visages de musulmans et place les corps dans des *body-bags*, en Amérique du Nord et en Europe. Un intermédiaire aux contacts pratiquement illimités profite de l'occasion pour attiser le feu entre l'Est et l'Ouest, entre chrétiens et musulmans, jusqu'à ce que...

C'est un *thriller*, respectons donc la fin. Même si vous devez faire preuve de beaucoup de patience en lisant ce gros volume, vous ne vous ennuierez presque jamais. Parfois, c'est long, d'accord, les dialogues s'effilochent, les personnages restent unidimensionnels et caricaturaux, mais qu'importe, la méchanceté, la cupidité humaines ainsi que les sept péchés capitaux commis sans cesse sur Terre vous tiennent en haleine. Les livres où vous trouvez le bonheur sont rares, exception faite aux Éditions Harlequin. C'est le crime qui paie le beurre de l'éditeur (et de l'auteur). Les multiples trames tissées entre Paris, Québec, Hong Kong, Montréal, New York, etc. pourraient jeter le lecteur non aguerri à ce genre de roman dans le désarroi, mais non : tout est ordonné, construit, avec des rappels généreux. Vous partez seul en vacances ? Apportez ces *Visages de l'humanité* (le titre est expliqué à la toute fin) et installez-vous dans votre transat, mais vérifiez tout, de la bouteille de vin aux serviettes, des fruits aux desserts... Si vous ne prenez pas vos précautions – l'ennemi vous guette, il est protéiforme – vous ne pourrez pas vous vanter, au retour, d'avoir remporté une « victoire limitée mais néanmoins revigorante sur la bêtise jacassante et militante », à l'image de l'ex-inspecteur Théberge (p. 530). * HANS-JÜRGEN GREIF



MARIE-PAULE VILLENEUVE Salut, mon oncle !

Tryptique, Montréal, 2012, 320 pages

La crise économique de 2008, liée au brouhaha socioculturel de Montréal, constitue un terreau riche et fertile pour le roman de Marie-Paule Villeneuve. Edgar, 56 ans, se qualifie lui-même de misanthrope. Il vit seul en appartement avec ses nombreuses orchidées. Ses investissements à la bourse lui suffisent pour subvenir à ses besoins jusqu'au jour où il voit sa précieuse routine perdre pied. À la demande de sa sœur, Edgar doit héberger son neveu Nicolas pour le début de ses études à l'Université de Montréal au moment où la crise économique commence à se faire sentir. L'arrivée de son neveu de vingt ans, ex-toxicomane, tourmenté par l'amour et en soif de savoir pousse Edgar à remplacer ses habituels repas de steak et patates pour du cari de veau, à revoir d'anciens amis, à se trouver un travail de bureau et même à rencontrer des femmes.

À travers les aventures de Nicolas et d'Edgar dans la grande Métropole, on assiste à un panorama culturel. En évoquant des auteurs comme Kim Thuy, Jean-Simon Desrochers et Nelly Arcand, en parlant de films tels *Harvey Milk* ou encore de la série télévisée *Six Feet Under*, en faisant référence au *Canadien* de Montréal et au *smoked meat* de chez *Schwartz*, ce roman dresse un portrait socioculturel détaillé de l'année 2008 à Montréal à la manière d'un roman réaliste. *Salut mon oncle !* raconte comment deux individus différents en tous points peuvent être bénéfiques l'un pour l'autre malgré les situations explosives que les conflits de personnalités peuvent engendrer. *

MARIE-ÈVE DESAULNIERS



Merci à Denis Trottier
député de Roberval (parti Québécois)
pour son soutien à la revue *Québec français*

Québec 

Martine Ouellet
Députée de Vachon
Ministre des Ressources naturelles

Tél. 450-676-5086
www.martineouellet.org



NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2013



978-2-89406-336-1 | 96 p. | 5,95\$

« Voici le petit livre que Saint-Denys Garneau a entièrement voulu puis a presque renié; c'est un chef-d'œuvre... »

Jacques Brault

Édition originale de 1937

Trois générations et une pléiade de personnages plus grands que nature défilent tout au long de cette éblouissante saga qui a inspiré la télésérie du même nom.



978-2-89406-339-2 | 640 p. | 18,95\$

La littérature d'hier à aujourd'hui



978-2-89406-337-8 | 216 p. | 10,95\$

Un roman d'une grande intensité qui présente des personnages excessifs dont la psychologie est explorée avec délicatesse par l'écriture de Jocelyne Saucier.

Finaliste au Prix littéraire France-Québec 2001

« Ce sont de toutes petites bouchées littéraires, parfois délicieuses, que nous sert Mélanie Vincelette. »
Marie Labrecque,
Le Devoir

Prix Adrienne-Choquette 2005
Finaliste au Prix des libraires du Québec 2005



978-2-89406-338-5 | 112 p. | 7,95\$

25 ANS 

www.livres-bq.com